FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

310

Année 1907 — N° —

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MEDECINE

Présentée et soutenue le Mercredi 19 Juin 1907, à 1 heure

Par **P. DE LACOMBE**

LA

MÉDECINE ET LA GRANDE PRESSE

Président : M. ROGER, *professeur.*

Juges : MM. BRISSAUD, *professeur.*
CUNÉO et DESGREZ, *agrégés.*

PARIS
IMPRIMERIE DES FACULTÉS
A. MICHALON
26, Rue Monsieur-le-Prince, 26
—
1907

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M. DEBOVE.
Professeurs	MM.
Anatomie	N...
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	GAUTIER.
Parasitologie. Histoire naturelle médicale	BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD.
Pathologie médicale	HUTINEL. BRISSAUD.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	N....
Operations et appareils	SEGOND
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET.
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE.
Médecine légale	THOINOT.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	DEJERINE.
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER.
Clinique médicale	HAYEM. DIEULAFOY. DEBOVE. LANDOUZY.
Maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale	JOFFROY.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER.
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND.
Clinique chirurgicale	LE DENTU. TERRIER. BERGER. RECLUS.
Clinique opthalmologique	Ds LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN.
Clinique d'accouchements	N..... PINARD.
Clinique gynécologique	POZZI.
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON.
Clinique thérapeutique	A. ROBIN.

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	DUPRÉ	LEPAGE	RIEFFEL (chef des trav. anat).
BALTHAZARD	DUVAL	MACAIGNE	TEISSIER
BRANCA	FAURE	MAILLARD	THIROLOIX
BEZANÇON	GOSSET	MARION	VAQUEZ
BRINDEAU	GOUGET	MAUCLAIRE	WALLICH
BROCA (André)	JEANSELME	MERY	
CARNOT	LABBE	MORESTIN	
CLAUDE	LANGLOIS	POTOCKI	
CUNEO	LAUNOIS	PROUST	
DEMELIN	LEGRY	RENON	
DESGREZ	LEGUEU	RICHAUD	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON FRÈRE

A MA MÈRE

A MON FRÈRE LE Dr LÉON DE LACOMBE

ANCIEN INTERNE DES HOPITAUX DE PARIS

CHIRURGIEN EN CHEF DE L'HOPITAL FRANÇAIS DE CONSTANTINOPLE

CHIRURGIEN DE L'HOPITAL HAMIDIÉ

MEIS ET AMICIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR ROGER

PROFESSEUR DE PATHOLOGIE EXPÉRIMENTALE ET COMPARÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

MÉDECIN DE L'HOPITAL DE LA CHARITÉ

INTRODUCTION

Le sujet que nous nous sommes proposé d'étudier pourrait être considéré comme un sujet d'actualité, car, jamais plus qu'à cette époque, la grande presse n'est intervenue d'une façon aùssi intensive dans des questions qui sont du domaine de l'art médical et qui intéressent bien souvent la santé de tous. Elle est devenue une tribune publique où quiconque peut donner l'alarme d'une épidémie, dénoncer les fraudes de l'alimentation, lancer des découvertes de sérum, et, audacieux intéressé plus que convaincu, venir apprendre aux masses l'histoire d'un remède secret et de ses mille vertus qui procureraient si l'on voulait l'en croire non seulement la santé et tous les plaisirs en perspective qu'elles ménagent mais encore une jeunesse toujours éternelle.

Nous ne parlerons pas de la quatrième page, si élégamment qualifiée de mur, où pilules, pastilles, ceintures, bocks, cornets acoustiques s'y donnent si joyeusement rendez-vous. La liste en serait longue de toutes les inventions modernes pour la beauté et la santé,

quelques inventeurs en tirent grand profit, quelques acheteurs voient leurs illusions s'envoler, mais tout passe et s'oublie bien vite. Les inventions changent de propriétaires, la ronde infernale reprend toujours avec le même entrain et ce sont toujours les écus qui font les frais de la danse.

Mais ne médisons pas de ce mur, son utilité est incontestable, il permet l'entretien et la bonne prospérité des grands quotidiens dont les campagnes, humanitaires et hygiéniques, compensent largement les mésaventures d'une foule de naïfs trop confiants dans l'authenticité des rapports sur les étapes de la vie d'un cornet acoustique ou d'un bock, d'une pastille ou d'une pilule.

Notre travail a surtout pour but de mettre en marge et de développer les avantages de l'intervention de la grande presse dans des questions médicales et hygiéniques. Ces avantages sont nombreux, réels, et ils le seront encore bien plus, lorsque le public mieux instruit, connaîtra mieux les causes de ses maladies générales. Il deviendra alors plus soucieux de sa santé et verra dans les causeries du Dr X ou du Dr Z autre chose que des écrits soporifiques, car le public, encore maintenant, est un grand écolier à qui il faut des contes pour l'intéresser. Il est incapable de formuler des idées, de préciser les causes des dangers qui le menacent tous les jours, et qui sont les conséquences des progrès de la civilisation, cependant, il n'est pas sans se rendre compte de ces mêmes dangers dont il a tout à craindre, sinon pour lui-même, du moins pour les générations à venir.

C'est alors que nous insisterons sur le rôle de la presse qui vient comme une bienfaitrice s'emparer de la pensée de ce public, la formuler, la cristalliser en un fait, une réalité tangible, et, obliger par des campagnes salutaires nos gouvernants à intervenir dans l'intérêt général de la société. Lorsque cette dernière est gravement menacée dans sa descendance, le législateur est là pour la défendre contre des intérêts spéculatifs. Nous rappellerons ses campagnes contre l'alcoolisme, le lait frelaté, ses conseils toujours utiles et toujours à la portée des plus simples, ses prêches continus sur les règles générales d'hygiène pure, ses désirs toujours insatiables de vouloir y intéresser le haut corps médical et de se réserver son appui pour forcer la main des pouvoirs publics.

Nous n'avons pas à rechercher les causes d'un semblable état de choses, nous voulons seulement consigner les bienfaits rendus à la masse du public, de celui qui sait lire et comprendre les intérêts de sa santé.

Quelles que soient les raisons d'intérêts qui font agir les hommes, si leurs entreprises concourent vers un bien public, ces raisons d'intérêts sont naturelles et sont justes, elles deviennent l'origne de luttes de concurrence, où la société a plus à gagner qu'à perdre.

Mais dans toute entreprise morale ou physique, il est difficile à l'esprit humain de ne point se laisser entraîner, et de s'en tenir à de justes limites si profitables au bon fonctionnement de tous les ravages d'une société. Or, la grande presse ne se contente pas de se faire l'éducatrice des peuples, elle intervient un peu trop souvent et avec une impétuosité excessive dans des

luttes professionnelles qui n'offrent d'autre intérêt au public que l'histoire d'une chicane. Pour toutes les discussions scientifiques, des journaux spéciaux sont là pour enregistrer les débats et les conclusions.

Mais la grande presse, pour se favoriser le lecteur jette inconsciemment le trouble dans l'esprit des profanes, et, au lieu de rester une éducatrice, elle offre en pâture, à la raillerie et à l'ironie la plus cruelle, un corps de savants que des luttes de professions ont peut-être divisé un moment, mais qui n'en reste pas moins une des gloires d'un pays. Il en résulte un désarroi dans l'opinion publique qui aurait plutôt tout à gagner d'un sage silence fait autour des discussions scientifiques.

D'autre part, il se fait, et malheureusement trop souvent, dans la presse, des infiltrations dangereuses pour les profanes, dangereuses pour le corps médical lui-même, c'est le pseudonyme titré ; le pseudonyme est une plaie de toutes les grandes professions.

Nous développerons donc ces inconvénients, et d'autres encore, car, chaque jour, ils se multiplient ; mais des lois sévères finiront peut-être par les réprimer ou tout au moins les atténuer.

Au début de notre travail nous mettrons en relief les principales causes de l'ignorance de la majorité du public en matière d'hygiène ; les avantages et les inconvénients de l'intervention de la grande presse constitueront les deux principaux chapitres. Nous n'ignorons point la difficulté de cette étude, aussi sera-t-elle modeste, sans aucune prétention à vouloir approuver ou blâmer les actes de la grande presse, de cette puis-

sante éducatrice que M. le professeur Landouzy appelle « L'université la plus universelle. »

Nous remercions nos maîtres qui ont guidé nos premiers pas dans l'étude si complexe de la médecine, qui nous ont secondé de leurs enseignements et en particulier M. le professeur Guyon, M. le Dr Tuffier, dont nous avons été l'externe, et qui nous ont toujours témoigné beaucoup d'intérêt et de bienveillance.

Nous avons encore à remercier M. le professeur Roger qui a bien voulu nous faire l'honneur d'accepter la présidence de cette thèse.

Nous remercions M. l'Administrateur du *Matin* qui a bien voulu mettre à notre disposition ses principales collections.

CHAPITRE PREMIER

DE L'ÉDUCATION MÉDICALE DU PEUPLE AVANT L'INTERVENTION DE LA GRANDE PRESSE

L'éducation médicale du peuple n'a pas encore son histoire, elle a été commencée seulement vers la fin du siècle dernier, et les épaisses brumes des longues nuits d'ignorance qui enveloppaient l'intelligence des masses se dissipent lentement.

Une aurore nouvelle apparaît qui va éclairer enfin son bon sens et son esprit si indociles et si réfractaires à l'idée seule de progrès.

C'est à la grande presse que l'on doit cette intervention heureuse d'éducatrice, mais l'entreprise est pénible et les coutumes si enracinées qu'une victoire trop vite gagnée serait un leurre ; une persévérance inlassable dans les bons conseils arrivera seule à diriger dans des voies nouvelles un public ignorant par la faute du passé.

Habilement instruit et entretenu dans des pratiques de superstitions grossières qui étaient le patrimoine des vieux temps, l'esprit du peuple a été dévoyé et fermé jusqu'à nos jours à toute science. L'injure semblait gratuite surtout à une époque où la civilisation a certainement atteint ses plus extrêmes limites. Jusqu'à présent, ou pour mieux dire jusquevers la fin du XIX^e^ siècle, les découvertes scientifiques n'arrivaient au public que par l'intermédiaire de la littérature, mais ce moyen de vulgarisation était insuffisant, car s'il profitait à quelques privilégiés, à ceux que la fortune avait favorisés en leur permettant une instruction, sinon complète du moins honorable, la masse du public n'en restait pas moins privée et, partant, ignorante des résultats heureux, des découvertes du jour.

L'homme des champs et l'ouvrier des petites villes, attachés à de durs travaux pendant toute leur existence pour gagner péniblement leur vie et celle de leur nombreuse famille, n'ont ni le temps, ni les moyens nécessaires pour s'instruire, pour penser et pour apprendre à puiser dans des livres des principes généraux d'éducation morale et physique. Car les livres et les écrits n'ont jamais manqué, l'homme intelligent seul pouvait en faire son profit, mais l'homme intelligent n'est qu'une infime minorité, car, en dehors de son instinct de conservation et de préservation, son indifférence, vis-à-vis de lui-même aussi bien que d'autrui, est la négation même de son intelligence.

Or, dès l'origine des peuples les livres sacrés contenaient les principes essentiels d'hygiène nécessaires à

la bonne conservation de l'espèce, car l'hygiène a toujours été la préoccupation dominante des races ; elle a été régie d'abord par les religions, et, si l'on consulte les textes de Moïse, de Mahomet, ou le Talmud, on y trouvera consignés les premiers principes de la sagesse concernant l'individu et la collectivité, prémunir l'un, pour préserver l'autre de la contagion possible des maladies ; et, c'est ainsi que la raison avait dicté aux hommes, la prohibition dans leur alimentation de certaines boissons ou de certains animaux, l'isolement des lépreux, la circoncision, le régime végétarien chez les Indous, et chez les Grecs et les Romains c'était du culte de la beauté que devaient naître les habitudes d'hygiène. Nous ne passerons pas en revue toutes ces données des livres sacrés qui, malheureusement, n'offrent d'autre intérêt que celui seul de l'histoire du passé.

D'Hippocrate à Galien, de Galien à nos jours, la littérature devait fournir de précieux documents aussi bien hygiéniques que scientifiques mais dont la vulgarisation populaire était bien difficile, sinon impossible. L'hygiène de la table, l'hygiène des exercices, les précautions à prendre dès l'apparition des maladies épidémiques, l'hygiène des bains sont autant de principes nécessaires à la préservation des races et que des hommes sensés ont pu mettre en lumière dans l'intérêt de leur public. Mais ce public à qui ils avaient affaire n'était autre que leurs admirateurs du moment et ceux des siècles à venir, c'est-à-dire toujours le petit nombre de privilégiés à qui n'a manqué ni l'instruction, ni l'éducation. La masse des autres hommes est toujours

restée ignorante aussi bien de ces principes que plus tard des dangers de la syphilis et de son hérédité, des luttes de Voltaire, de Diderot pour la vulgarisation de certaines idées médicales. Elle a subi la variolisation, comme elle subit maintenant la vaccination, parce qu'on les lui a imposées.

A notre époque, la littérature s'enrichit chaque jour d'œuvres nouvelles où l'intelligence se donne libre carrière dans la solution de problèmes scientifiques et moraux, où les questions les plus ardues sont traitées avec une telle hauteur dans l'analyse, une telle élégance dans la simplicité qu'elles vous tiennent toujours sous le charme et vous semblent être les livres des heures de loisir d'un peuple de travailleurs.

Il n'en est rien, non point parce que son bon sens indéniable n'a pas su profiter des leçons de la vie que lui offrent les romans du jour, ou les pièces de théâtre, les *Avariés,* par exemple, non point parce que l'état de ses finances ne lui permettent point de semblables folies si l'on peut dire, mais tout simplement parce qu'il n'a personne pour le diriger dans le début de ses lectures.

Le peuple des campagnes n'a pas la moindre instruction, malgré les efforts de nos gouvernants, chose facile à comprendre, d'ailleurs. Il sait tout juste lire et s'amusera comme les petits écoliers à lire à ses moment perdus des romans fantasques où le drame se noie dans les plus grands mystères, où l'action se déroule et se précipite dans des labyrinthes inextricables,ce qui étonne et frappe toujours son imagination en éveil et en dé-

route. Il s'en amusera sans rechercher le profit retiré de semblables lectures, et, se félicitera d'avoir eu à si bon compte quelques heures, disons plutôt des jours et des semaines de plaisir. Car une des merveilles des temps modernes est ce tirage d'une œuvre d'imprimerie pouvant défier toute concurrence.

Or ce manque absolu de direction dans ses lectures, ce déluge d'œuvres rocambolesque où une imagination merveilleuse se plaît à perdre dans ses dédales l'esprit des simples, une instruction du jeune âge faussée par des pédagogues pour qui la réflexion est inconnue comme un des grands principes de l'esprit, et qui ne voient dans la mémoire que le plus beau et le plus brillant miroir de l'intelligence, l'isolement dans lequel vit le travailleur des campagnes par rapport à l'ouvrier des villes, tout cela contribue à laisser le peuple dans l'ignorance de ses belles facultés endormies, tout cela l'oblige à recevoir avec un égal respect et comme un simple et fidèle dépositaire, le patrimoine de ses pères et toutes les superstitions dont il se fait une religion de conserver le souvenir. Or, dans ces légendes sanctifiées par les nuits d'ignorance le peuple a voulu y trouver et y reconnaître une thérapeutique indispensable à la guérison de tous ses maux. Son bon sens égaré à la pensée de l'existence de puissances occultes a fait naufrage en acceptant l'illogisme de ses superstitions médicales ou autres sous aucun bénéfice d'inventaire. Son commerce d'idées, resserré dans un petit cercle par suite de son profond attachement au sol natal, ne lui a pas permis de réveiller sa raison et de l'utiliser dans ses plus

grossiers usages. Son esprit stérile ne lui a pas donné le moyen de déchiffrer une des lois les plus simples de la nature dans ses rapports les plus intimes avec sa vie, c'est-à-dire rattacher à tout effet une cause organique ou autre, et non pas une cause d'origine divine. Un manque de pénétration d'esprit devait être la conséquence légitime d'une routine ennemie de connaissances et d'habitudes nouvelles.

Et c'est ainsi que le peuple a vécu comme dans un songe, esclave de sa faiblesse et de ses sentiments, jusqu'au jour où le progrès s'est manifesté à lui sous mille formes diverses, jusqu'au jour où des moyens de communications sans cesse rendues plus pratiques et plus rapides l'ont enfin extériorisé de sa solitude pour le jeter dans un courant d'idées et d'inventions toujours nouvelles. A l'heure actuelle son intelligence se désille au contact de la civilisation, elle le rend conscient des trésors d'énergie amassés en lui et jusqu'alors inconnus, et, rendu plus septique des légendes de ses pères il commence à considérer l'histoire de son passé comme l'histoire d'un long rêve.

Cependant ne nous exagérons pas cette transformation de l'esprit des masses.

Le paysan fortuné d'autant plus soucieux de ses intérêts qu'il est plus à même de les servir, n'est encore que le seul parmi ses congénères à comprendre les avantages d'un commerce d'idées avec les villes voisines. Il apprend à se familiariser avec ceux qu'il soupçonne plus instruit que lui, et il sait écouter et faire préciser les conseils demandés. Ce fut d'ailleurs son

seul et unique moyen d'acquérir auprès de gens sensés ou de médecins consciencieux quelques vagues connaissances d'hygiène, car la littérature fut toujours pour lui lettre morte.

L'ouvrier des villes qui n'est autre qu'un cultivateur ayant abandonné son champ est plus dégrossi, il trouve dans les grands centres tous les éléments nécessaires à son instruction, des bibliothèques, des conférences, des écrits de toutes sortes et il ne viole pas avec la même inconscience les premiers principes de l'hygiène. Plus intelligent, il arrive à comprendre qu'il est lui-même l'artisan de ses propres maux. Sous sa morgue insolente, c'est un esprit façonnable au vrai, il a renié ses anciennes superstitions ou plutôt il les a laissées au logis de ses pères.

Quant au reste du public celui qui est instruit, celui qui a fait ses classes ainsi que l'on dit vulgairement, celui pour qui la mode est une jeunesse princesse à qui l'on doit sacrifier sous peine de passer pour un ignorant ou un fossile, ce public a toujours été même avant l'intervention de la grande presse plus ou moins au courant des œuvres littéraires de son époque.

Sous la plume de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire, des doctrines hygiéniques se trouvaient formulées: Traitement de la syphilis par le mercure, éloge des bains à une époque où ceux-ci étaient délaissés, éloge de l'ancien pansement au vin d'Hippocrate; ces vulgarisations médicales ont trouvé leur écho dans l'esprit du public instruit. Le nombre des éditions d'un ouvrage n'était pas aussi grand que de nos jours, il était même

très restreint, mais les salons étaient nombreux où l'on discutait les écrits littéraires du jour, et, comme la renommée n'a jamais perdu ses droits, chacun, selon son bon sens et sa condition, pouvait faire son profit des leçons d'hygiène et des théories médicales dont certains hommes de génie se sont faits les vulgarisateurs.

De nos jours, le roman et le théâtre se donnent plus que jamais libre carrière dans la solution de problèmes médicaux. Malheureusement ils ont encore à lutter contre certains préjugés et certaines passions, et quand bien même ils n'auraient pas à encourir les reproches et les méfaits de la censure, comme les *Avariés*, par exemple, il leur sera encore bien longtemps difficile d'arriver jusqu'à l'intelligence des masses populaires. Les idées pénètrent difficilement dans ces milieux, car les écrits ne sont point à leur portée ; mais un jour viendra où la presse, en faisant l'éducation et l'instruction du peuple, lui apprendra, que la littérature est une merveilleuse fille de l'esprit qui demande à être courtisée.

CHAPITRE II

DES AVANTAGES DE L'INTERVENTION DE LA GRANDE PRESSE DANS LES QUESTIONS D'HYGIÈNE

Première partie. — Ses campagnes.

La grande vogue de la presse ne date que depuis quelques années, du jour seulement où la modicité du prix de ces feuilles quotidiennes fut à la portée des bourses les plus pauvres, car nous sommes à une époque où la recherche d'une popularité basée sur la concurrence intelligente fait table rase d'une clientèle composée d'une minorité d'hommes éclairés et avertis, pour ne vivre que du grand nombre où la moyenne intellectuelle est peu élevée. En ces sortes de choses c'est surtout la quantité et non la qualité qui fait prospérer, et tout le secret de la réclame est de gravité vers la popularité. Les événements politiques du jour, les faits divers ont alimenté pendant longtemps les feuilles des grands quotidiens, mais les exigences d'une concurrence acharnée devaient leur ouvrir, à ces mêmes

quotidiens, des horizons nouveaux, accaparer le lecteur, attirer son attention d'une façon ferme et durable, fut désormais une ligne de conduite vitale. Et c'est ainsi que la littérature, les arts, les découvertes, la critique trouvèrent, dans les colonnes de la grande presse, une large hospitalité. Les questions médicales ne furent point oubliées, elles eurent leur heure et leur jour, sans doute, que des gens d'esprit furent frappés de l'intérêt porté naïvement par la masse du public à des réclames souvent éhontées où toute guérison était promise à la condition de suivre un traitement inconnu et secret. Sans doute, cette raison pourrait-elle à elle seule expliquer cette intervention heureuse d'hommes instruits qui voulurent prendre les intérêts des masses, en leur donnant des conseils ou en entreprenant des campagnes hygiéniques pour le bien du plus grand nombre. Mais la raison suivante nous semblerait être plutôt celle qu'il faudrait envisager.

La presse politique muselée à une époque où les troubles intérieurs et les guerres étaient les faits du jour, défendant ses droits et réclamant ses libertés perdues, devait, à la disparition de ce régime, jouir en même temps que tout un peuple de ce calme et de ce repos qui ont toujours succédé à des époques de tempêtes et de profondes perturbations d'un pays. N'ayant plus à revendiquer ses libertés perdues, puisqu'elle les retrouvait avec l'institution même du nouveau régime, elle devait mettre à profit une tranquillité relative pour se faire le porte-parole, l'avocat plaideur des besoins d'un peuple. Elle allait évoluer avec les idées de son temps,

faire preuve d'une grande largeur d'esprit, et chacun, du haut de cette nouvelle tribune,pouvait, sous la forme d'une réclamation ou d'un fait divers, enregistrer et dénoncer des abus dont l'urgence des réformes importait à la santé générale de la collectivité. Et, en effet, ce qui viendrait à l'appui de cette idée, c'est l'époque vers laquelle la presse a commencé à traiter certaines questions d'hygiène.

C'était vers 1880, et les petites campagnes dont elle se faisait l'instigatrice ne paraissaient que sous la forme de timides protestations.

Ce fut d'abord Paris qui seul fut en cause, et l'assainissement de cette capitale, la défectuosité et le laisser aller de ses services hygiéniques devaient, pour un temps, défrayer les rares chroniques médicales des journaux de Paris. Ce n'était que des entrefilets sur de petites enquêtes privées et rapides, enquêtes sur le tout-à-l'égout, assainissement de Paris, campagnes contre les mauvaises odeurs, contamination par les égouts, petits comptes rendus qui ne trouvaient de place, le plus souvent, que dans les colonnes de la troisième page, rarement dans celles de la seconde et de la première.

C'était un fait tout nouveau jusqu'alors et ces tentatives ne pouvaient pas avoir de répercusions bien considérables sur l'esprit des masses, sans doute, elles présentaient une grande utilité puisqu'elles intéressaient la santé publique d'un très grand centre, mais elles n'étaient que purement locales.

Cependant l'idée était nouvelle, inattendue, si l'on

peut dire, dans un milieu où, en somme, on ne traitait guère jusqu'alors que des sujets ayant rapport aux événements politiques du jour, des sujets où la littérature était un peu délaissée et les sciences ignorées. Les campagnes étaient rares, mais, dans une entreprise quelconque, il faut toujours compter avec les débuts qui sont lents, souvent hésitants, toujours pénibles. Toutefois, l'impulsion première avait été donnée, la grande presse avait trouvé sa voie. Elle allait désormais étendre son champ d'investigations, donner des conseils aux masses populaires, entreprendre campagne sur campagne pour intéresser l'opinion publique, la soulever contre des abus et des dangers ignorés et, par ses leçons d'hygiène, elle allait devenir une bienfaisante éducatrice.

Nous allons passer en revue quelques-unes de ses belles luttes qui ont si vivement effrayé l'opinion générale et ému les pouvoirs publics.

Alcoolisme. — Dans un article du *Matin* du 11 avril 1887 sur « l'Alcoolisme et la santé publique », nous avons relevé ce passage ; « il suffit de rappeler pour montrer « combien les atteintes du mal sont profondes, que les « nécessités de la consommation intérieure et celle du « commerce extérieur, les progrès réalisés par la chimie « et la distillerie, ont amené une véritable révolution « industrielle et économique dans le régime des bois- « sons. L'accroissement du nombre de débits aussi bien « que le privilège accordé par la loi de 1875 aux bouil- « leurs de cru favorisent, dans une large mesure, les pro- « grès de l'alcoolisme... La fraude s'opère d'une façon « générale sur l'ensemble de la consommation des bois-

« sons alcooliques. M. Luzet prétend que la fraude « atteint près des trois quarts de la production totale, « soit 1,072,600 hectolitres. » Dans un autre article du même journal en date du 14 août 1887, nous notons « un « délit par 90 habitants et dans ce chiffre figurent les « femmes et les enfants. »

Nous ne citons ces passages que pour mémoire et afin de montrer combien la presse avait été frappée de cette consommation toujours de plus en plus grande des boissons frelatées, dont la production à outrance en même temps qu'elle lésait l'État dans son domaine fiscal, déterminait des ravages incalculables et irréparables dans la santé publique.

Dès lors que le feu était aux poudres et l'alcoolisme dénoncé comme un péril social, les articles de presse se multiplièrent et les classes intelligentes apportèrent leur écho pour essayer de trouver un remède à un mal aussi envahissant, dont les effets étaient désastreux pour la conservation des races et dont les habitudes déjà étaient enracinées depuis longtemps. « L'alcool « est substitué au vin, le débit de boissons frelatées « fait place à l'ancien cabaret. L'alcool de vin dispa- « raît, un produit nouveau, l'alcool d'industrie dont la « nocuité constitue un véritable péril est débité cou- « ramment dans toutes les classes de la société et prin- « cipalement dans la classe pauvre. »

Voilà ce que dit la presse et elle énumère encore les conséquences désastreuses pour celui qui se noie dans l'alcool. Car les alcools débités par le liquoriste sous une fallacieuse étiquette de fine champagne, cognac,

eaux-de-vie de marc, ne sont que des alcools de grains, de mélasse, de betteraves, de pommes de terre ; ils renferment des poisons, des aldhéhydes, des éthers acétiques, des acides prophyliques dont les effets ne se font sentir qu'à la longue lorsque l'organisme, complètement modifié dans sa constitution moléculaire, est devenu incapable de remplir son rôle physiologique. Et de plus, ces lésions acquises deviennent des lésions pathologiques sans remède qui font tomber l'individu dans la déchéance de ses droits à la conservation de sa race. Car, débilité par des excès journaliers d'alcool, considérés comme indispensables pour un bon rendement musculaire, le travailleur met au monde, et quand il le peut, une descendance condamnée bien souvent pour l'avenir. D'abord il est un fait notoire et fréquemment mis en lumière par la grande presse c'est l'affaiblissement de la natalité. Sans doute cette dépopulation peut être due en partie à des causes d'ordre économique et sociale, mais l'alcool en est certainement le plus grand coupable. Et, la meilleure preuve en est que l'enfant issu de père ou de mère alcoolique traverse difficilement l'âge d'adolescence, et quand il ne meure pas avant ou pendant cet âge critique, il restera toujours un taré dans sa constitution organique. Les conseils de revision, nous dit la presse, retentissent de leurs plaintes par suite des réformes qu'on est obligé d'opérer toujours et de plus en plus.

En outre de tous ces méfaits, l'alcool a encore des conséquences plus graves et bien plus dangereuses pour la sécurité de la société, c'est la criminalité. Quand

ce n'est pas l'individu lui-même, l'homme ou la femme qui attente à la vie du passant, ce sont les enfants dont la déchéance physique et morale constitue tout l'héritage de leur père. Et combien de misères ce vice n'engendre-t-il pas autour de lui dans toutes les classes de la société. Chez le haillonneux c'est plus un aliment qu'autre chose et la modicité du prix de l'alcool est une excuse pour lui si l'on peut dire, car en dehors d'une force factice qu'il lui procure sur le moment, il lui permet d'oublier pour un instant ses malheurs et ses souffrances. Pour l'ouvrier qui semble toujours persister à vouloir y trouver plus que dans son alimentation ordinaire une source d'énergie nécessaire à ses travaux, plutôt que d'avouer son goût, sa passion, et ses habitudes ; pour l'homme aisé qui cherche plutôt à flatter son palais ; pour toutes ces classes d'individus, l'alcool est une ruine dont la répercussion se fait sentir terriblement autour de lui dans ses plus proches, et plus tard dans la société.

Nous n'avons pas présent à la mémoire toutes les lances rompues par la presse à ce sujet, mais l'opinion publique fut fortement ébranlée ; nos gouvernants dégrevèrent en partie des droits d'octroi les boissons considérées naturelles, comme les vins, bières, cidres, poirés afin de diminuer la fraude trop grande et dangereuse dans ces catégories, et il greva, au contraire, tous les spiritueux.

La réforme était sérieuse, mais, actuellement, l'alcoolisme est devenu plus que jamais un fléau ; il a pris un autre nom et s'appelle désormais l'absinthisme. « La

France en a consommé 340.000 hectolitres en 1905 (1). » Le chiffre est fabuleux, et si l'on songe à tous les désordres nerveux causés par l'abus de ces liqueurs, il ne faut plus s'étonner que les hospices d'aliénés soient devenus l'asile définitif des buveurs d'absinthe. Dans les colonies, la consommation en est encore relativement plus considérable surtout en Algérie, et il est effrayant de voir les races de dégénérés dont elle est la conséquence, sans compter qu'en lésant les principaux organes de l'individu dont le foie, elle facilite l'entrée et l'évolution dans l'organisme de microbes et de leurs toxines. L'intoxiqué alcoolique résiste plus difficilement que tout autre aux ravages du paludisme. Des conférences furent entreprises, des ligues furent constitués, des congrès furent tenus où l'absinthisme fut dénoncé. Un effort général a été fait contre le péril alcoolique, partout il a été tenté et, certainement, des progrès ont été réalisés, car des gens toutefois sensés, mais par crainte d'un danger soupçonné, sont passés d'un extrême à l'autre et se sont abstenus de toutes boissons alcooliques. La contagion d'abord localisée dans les villes s'est étendue dans les plus petits villages avec une rapidité commerciale jusqu'alors inconnue.

Les instituteurs, dans leurs écoles, apprennent maintenant à leurs élèves comme une leçon de choses de la vie que l'*alcool est un poison, l'alcool est la mère de tous les vices*, autant de vérités passées en proverbe actuellement et que l'enfant apprend à graver dans sa mémoire.

1. Le journal le *Matin*, 14 décembre 1906.

A l'âge adulte il ne craindra pas comme le feu ces dictons devenus populaires, mais les pouvoirs publics aidant par des droits d'impôts, des droits d'octroi, il aura un respect salutaire pour un plaisir coûteux, de courte durée et sans bénéfice d'aucune sorte.

C'est à la grande presse que l'on devra en partie les réformes obtenues dans la législation nouvelle des boissons, des cabarets et des absinthes. Car ce fut elle qui inaugura l'interview, qui rapporta dans ses colonnes les paroles, les pensées, les craintes des maîtres autorisés sur les dangers de l'alcoolisme encourus par un peuple ignorant et trop esclave de ses appétits et de ses instincts. C'est la presse qui, en possession de tous les documents pris à droite et à gauche, de tous les interviews, a façonné des articles toujours nouveaux, toujours intéressants et sans jamais se lasser. C'est elle qui a formé l'opinion de la masse du public — nous ne parlons point, bien entendu ni des hygiénistes, ni des intellectuels, ni des économistes, en un mot des classes dirigeantes, mais bien des classes laborieuses. — C'est grâce à elle que le public a connu l'existence de la *ligue nationale contre l'alcoolisme* en lui ouvrant ses colonnes et en donnant des comptes rendus des congrès internationaux d'hygiène alimentaire, « d'accord avec tous les groupements d'hygiène, la ligue nationale contre l'alcoolisme a organisé un vaste pétitionnement contre l'absinthe seulement qui a donné à l'alcolisme son caractère aigu. » C'est enfin la grande presse qui, en bouleversant l'opinion sans relâche, a forcé le public à porter ses doléances auprès de nos gouvernants, et en plein parlement fut discutée

la question de l'absinthe ; « tous les partis doivent s'unir pour vaincre les difficultés et faire une sorte d'assurance mutuelle en faveur d'une œuvre de salut national (1). »

Lait. — Un matin d'hiver, en janvier 1902 (2), un article sensationnel parut dans un grand quotidien, éclatant comme une bombe sur Paris endormi, apprenant aux mères de familles, aux parents de malade que le lait de Paris, sous ses plus belles étiquettes, n'était qu'un mensonge, la mort sous les apparences d'un liquide nourricier.

La ville et ses habitants n'ignoraient point que le lait subissait royalement le baptême et sans la moindre cérémonie, sans la moindre précaution hygiénique depuis l'arrière-boutique des crémiers, des marchands de comestibles jusqu'à celles des plus infimes et plus humbles intermédiaires. Le parquet tolère le mouillage jusqu'à 20 pour 100 et poursuit ceux qui ont eu la malchance de se faire pincer en flagrant délit de fraude. Or, à la suite d'une sourde et fine enquête, entreprise par un grand quotidien, il fut avéré que le lait essuyait de nombreuses manipulations pendant ses pérégrinations à travers la ville lumière.

A peine sorti du pis de la vache, il est déjà arrêté dans son cours par le jeune veau de l'étable, puis par la fermière qui le soulage d'une partie de son beurre, sans doute, de façon à faire face au moyen d'un gain multiple, aux difficultés de la vie et à des charges tou-

1. Journal le *Matin*, 15 décembre 1900.
2. Journal le *Matin*, 3 janvier 1902.

jours nouvelles. Mais là ne s'arrêtent point les frauduleuses menées, car le lait n'a pas encore quitté la ferme, et, c'est à peine s'il est versé dans des bidons, comptés, charriés vers la ville, qu'il commence alors à être outrageusement manipulé, pillé de tous ses trésors de vie avec la dernière et la plus rare inconscience. Les échantillons destinés au laboratoire sont fraudés, mais tout va bien puisque le lait passera indemne du contrôle, et livreurs et porteurs se partagent les bénéfices d'une petite industrie exercée aux dépens de la santé publique.

Les fontaines ne sont point rares, elles sont remplies d'une belle mausuétude, de trésors d'indulgence à l'égard de tout négoce de marchandises liquides, et dans l'ombre et le mystère elles deviennent complices en prêtant un utile concours à d'aussi nobles trafics. A son arrivée chez le crémier, le lait a encore à subir de nouveaux affronts, mais il est apuisé, vidé de son beurre, de ce qui fait sa richesse, sa valeur commerciale, et cependant il va être de nouveau travaillé avant d'être définitivement livré aux consommateurs et être appelé à rendre les services que la mère ou la malade réclame de lui.

En cours de route toutefois, la caséine ne lui était point ménagée et lui donnait un semblant de consistance, une vague allure de bonté. On sait que la constitution du lait, tel qu'il sort du pis de la vache, tel qu'il doit être pour remplir son rôle efficace, est invariablement composé de quatre éléments, eau, sucre, graisse, caséine, dont la teneur pour chacun d'eux doit exister en pro-

portions exactement définies pour appartenir à une des trois catégories de très bon, bon ou mauvais lait. Or, le bon lait, celui seul qui devrait avoir cours dans les marchés doit contenir en moyenne par litre :

Eau.	870	grammes
Sucre	50	—
Caséine . . .	40	—
Beurre. . . .	40	—
Sels.		traces

mais il n'en est plus rien lorsque le lait de Paris franchit le seuil des maisons.

A propos de l'alcoolisme, nous avons parlé des ravages causés par les fraudes vinicoles sur l'organisme de l'individu, des falsifications éhontées, des productions de vin minéral dans les caves de marchands peu scrupuleux ; nous avons parlé des troubles de l'économie individuelle, de ses répercussions dans les familles par ses drames toujours nouveaux et toujours les mêmes, de cette dépopulation inquiétante pour tout esprit sage et réfléchi ; enfin de tous les méfaits, tous les malheurs imputés à un breuvage vendangé par des mains criminelles en lutte journalière avec les difficultés de la vie. Mais comme tout s'enchaîne avec une logique invariable, les actes d'un quelconque obéissant à une cupidité inavouable ont des effets désastreux et inattendus même dans un avenir lointain.

La fourmi ouvrière qui est chargée, par son travail d'été, de subvenir aux besoins nutritifs de la colonie pendant l'hiver, causerait des désordres irréparables dans la société de son petit peuple, si par malveillance, incurie

ou paresse, elle apportait chaque jour dans les greniers de réserves hivernales des produits mal choisis et dangereux pour la vie de ses congénères. Il en est de même pour les hommes, et comme tout se paie même le vol, c'est en cette circonstance le consommateur, le mouton innocent des trafics honteux qui se passent sur son dos, qui paie de son existence ou tout au moins de sa santé. Et comme la société civilisée où la division du travail est nettement établie, n'est qu'un ensemble de rouages d'une machine d'horlogerie, une œuvre néfaste accomplie par l'un de ses membres n'en arrêtera peut-être pas le mouvement perpétuel, mais elle en détériorera les rouages et en commencera l'usure.

Or déjà, par des boissons frelatées ou des spiritueux dangereux, l'homme est atteint, frappé dans sa vitalité, si des causes adjuvantes de désorganisation viennent ajouter de nouveaux troubles dans l'économie du corps, le délabrement de la santé sera parachevé et la mort viendra couronner l'œuvre. C'est certainement ce qui a dû se produire mainte et mainte fois dans les classes besogneuses où le lait, toujours considéré comme aliment de premier choix par sa composition, même par les ignorants à cause de son origine, a été la dernière ressource à laquelle ont eu recours comme suprême espoir des malades condamnés par leur médecin, condamnés par leur entourage, et, l'absorption de ce lait ne fait alors que multiplier les dangers. Ou bien le malade trop confiant dans des apparences trompeuses s'en tient pour toute nourriture, s'il est soumis au régime lacté absolu, à la consommation de la quantité nor-

male, c'est-à-dire 2 à 3 litres suivant l'état de vigueur et le travail de l'individu. Et au lieu d'un bien-être recherché, c'est un dépérissement à vue d'œil, une injure à la thérapeutique moderne, un regret vers la vie passée.

Ou bien encore, c'est une exigence continuelle de l'organisme qui cherche à lutter, qui veut vivre, mais alors ce n'est plus 2 à 3 litres, c'est le double qui est nécessaire pour arriver à parfaire la quantité de graisses, de sucre réclamée par l'économie. Mais les déchets, les sels, l'eau, la caséine augmentent en proportion, le travail de désassimilation devient une grande fatigue à laquelle les organes ne résistent pas longtemps. Pendant ce temps la maladie évolue, et d'autant plus rapidement que le malade s'épuise, sans compter que dans les familles nombreuses, les salaires ne permettent pas de grands écarts au profit de la vie matérielle.

Mais où la gravité se manifeste dans toute son horreur c'est au sujet de l'allaitement des nouveau-nés. Les mères sont obligées d'abandonner le jour leur foyer pour grossir à la fin de la semaine les émoluments du ménage, leurs pénibles travaux leur permettent difficilement de présenter un sein suffisamment rebondi à leurs enfants, aussi l'allaitement maternel est souvent rendu impossible et c'est à l'allaitement au biberon que l'enfance devra la vie, et quelle vie ? Père ou mère alcoolique, enfant dégénéré, les plus vigoureux résistent, mais une nouvelle sélection s'impose, c'est le lait qui le fera.

C'est le lait de Paris, archiécrémé et où ce dernier principe « dans certains arrondissements avait été ré-

« duit à 17 et 15 grammes, presque le tiers de sa quo-
« tité primitive (1). » « Dans un prélèvement de lait fait
« chez un certain nombre de détaillants de tous les
« quartiers de Paris, échantillonnage qui portait sur
« l'ensemble de la consommation, sur les 700,000 litres
« qu'absorbe quotidiennement la capitale, le labora-
« toire municipal ne put constater seulement un lait
« intact, un lait complet, maintenu dans sa pureté d'ori-
« gine (2). » Et l'échelle de la fraude est vaste dans les principes essentiels d'un lait normal. L'enfance trouvera donc au fond de son biberon tous les éléments nécessaires à l'affaiblissement de sa jeune vitalité ; un estomac délabré dès ses premiers mois, un intestin en état de réceptivité et tout le cortège de maladies qui fait suite à un mauvais fonctionnement du tube digestif, des gastro-entérites chroniques, des diarrhées infectieuses, un choléra infantile. Pour notre part nous avons pu observer dans une grande ville en banlieue de Paris des désastres intestinaux graves, souvent mortels et trop fréquents chez les enfants en bas âge dans des ménages d'ouvriers.

Une autre conséquence, dont l'importance et la gravité n'ont pas échappé aux hygiénistes, c'est l'éclosion d'épidémies typhiques consécutives à l'addition d'eau dans le lait avant la livraison au détail. Car le livreur en été, ne va point choisir ses fontaines, et si, les quartiers où il passe sont momentanément desservis par

1. Le *Matin*, 3 janvier 1902.
2. Le *Matin*, 3 janvier 1902.

l'eau de Seine à l'époque des grandes chaleurs, le livreur n'en a cure, la fontaine est complice et le bacille d'Eberth va faire de nouvelles victimes chez un petit peuple bien intéressant par son innocence.

Un cri d'alarme fut jeté par la grande presse, une ligue de la défense de la vie humaine fut constituée, ligue dont chacun pouvait faire partie moyennant une faible somme, ligue qui avait pour but d'analyser le lait apporté par quiconque ; et cette ligue se chargeait de poursuivre devant la juridiction civile le coupable, depuis « l'acrobate de la voiture jusqu'au riche propriétaire de la ferme (1). »

Des noms connus adhérèrent à ce mouvement, à ce désir heureux de protéger l'enfant, le malade et le vieillard contre une armée de flibustiers de haut vol trop sûrs de rester toujours impunis.

Quel que fût le résultat obtenu par cette ligue du bien, la société n'en restait par moins sérieusement avertie, les pouvoirs publics impressionnés, les garçons laitiers, livreurs et porteurs, très étroitement surveillés et quelques-uns gravement condamnés.

Tuberculose. — Il n'est pas de mal plus implacable dont le monde soit grevé, de plus mortel mensonge au bonheur de la vie, que l'histoire de cette lèpre invisible dont les ravages couvrent une humanité tout entière. L'homme de la misère est le premier à payer son tribut à cette maladie sans remède dont un bacille, en franchissant le seuil d'un foyer, se fait le triste messager.

1. Le journal le *Matin*, 11 janvier 1902.

Il n'est pas de sourire sur les lèvres d'une mère que la peur de ce mal n'ait fait pâlir, il n'est pas de rêves d'ambitions d'une jeunesse généreuse qu'il n'ait ruinés, il n'est pas même de vieillard un pied déjà dans la tombe, auquel il n'ait inspiré une terreur salutaire. Il saura profiter des embûches de l'existence pour marquer de son sceau celui qui l'ignore, lui supprimer pour toujours ses joies les plus heureuses, lui rappeler sa dette à la nature et le plonger désormais dans la crainte perpétuelle d'une prochaine échéance. Bienheureux ceux qui ont vécu à l'abri de ce mal social, ceux auxquels la santé et la vigueur physique donnent le droit d'escompter l'avenir, car la santé est une féconde vertu qui permet d'affronter les exigences de la destinée.

Depuis longtemps, la grande presse a fait courir sa plume pour avertir les peuples des dangers de la tuberculose. Il n'est pas de campagnes qu'elle n'ait entreprise pour dévoiler à qui de droit les foyers du terrible mal. Un jour c'est une révélation aux pères et mères alcooliques, elle leur apprend que le fond de leur verre leur cache l'héritage de leurs enfants, une déchéance corporelle. Un autre jour c'est un plaidoyer en faveur du lait bouilli, du lait stérilisé, qui doit remplacer le sein de la mère, mauvaise ou insuffisante nourrice. Une autre fois, c'est une charge contre l'hygiène défectueuse de Paris ; la grande presse réclame un assainissement plus parfait, un balayage des rues opéré la nuit après arrosage pour éviter la diffusion dans l'air de toutes les poussières pestilentielles où des microbes de

toute sorte pullulent en vue d'un sort autre que celui de traîner sur le macadam ou la pierre.

Nul n'ignore maintenant les dangers de tous ces produits d'expectoration qui sillonnent les trottoirs, un remède plus tard y sera peut-être porté, pour l'instant, on est tenu de s'en méfier et d'éviter leur dangereux contact. L'hygiène dans les casernes, l'hygiène dans les écoles, collèges et tout autre établissement public, fut également prise à partie en des termes souvent violents par la presse. Le blanchiment des murs, l'aération, la ventilation ont été soigneusement attaquées. Il y a quelque temps seulement, les bureaux de postes furent visités dans leurs coins et recoins, une inspection en règle fut passée, et des critiques furent nettement formulées par la presse. « Elle a signalé plus d'une fois la malpropreté des locaux consacrés aux services des postes et télégraphes. « Les mesures d'hygiène y sont négligées ou tombent en désuétude (1). » Et à la suite de cette intervention nous relevons dans les ordres d'un ministre à ses subordonnés le passage suivant : « Les mesures d'hygiène prévues par la circulaire n° 43 du 1er février 1901, continueront à être rigoureusement appliquées. » Des instructions ministérielles furent données, et sous l'impulsion première donnée par la grande presse, les intérêts du public furent servis, le zèle de tous stimulé et des crédits nécessaires votés pour l'amélioration définitive de certains bureaux de poste de Paris.

1. Le *Matin*, 27 avril 1904.

Nul n'ignore maintenant les dangers de l'exiguïté des logements, le soleil y pénètre rarement et l'air toujours vicié est une perpétuelle menace même pour les plus robustes constitutions. Il n'est pas d'individus qui puisse se croire à l'abri de la plus légère et la plus bénigne maladie. Or cette maladie quelle qu'elle soit, malgré sa bénignité affaiblira la vitalité d'un organisme dans ses ressorts les plus intimes, elle fera de certains organes des *locus minoris resitentiæ*, elle sera l'infime petit obus qui vient de faire la première brèche à la puissante forteresse, elle sera le ver rongeur qui entame les flancs du navire, elle sera ce premier tout qui semble sans conséquence et qui, si l'on n'y remédie pas au plus vite, conduit à une ruine prochaine, l'individu, le navire ou la forteresse. Tout est vite périssable sous les coups de la nature, il faut donc être le gardien de sa santé comme on est le gardien de sa vertu.

Or l'insalubrité des habitations est au premier chef un facteur d'épuisement physique. A Paris, plus que partout ailleurs, les familles dans les basses classes sont entassées pêle-mêle, parquées comme du bétail dans des taudis qui n'ont de chambres que le nom. C'est là que femmes, hommes, enfants vivent de leur vie journalière et cherchent sous un toit un abri aux intempéries des saisons. C'est là que se coudoient le vice et la misère, c'est là que l'homme de peine vient chercher dans un repos bienfaisant, de nouvelles forces pour la lutte, sans compter que dans le rapprochement intime et forcé de tous les êtres d'une même famille, la morale

perd tous ses droits. Les ouvriers à Paris sont légions, leurs phalanges disséminées dans tous les bas quartiers sont des foyers de misère physiologique. L'enfance y végète souillée de toutes les tares familiales, impuissante à résister dans un milieu où pour vivre et respirer elle n'a qu'une atmosphère corrompue par toutes les odeurs pestilentielles qui s'exhalent du ruisseau où l'on jette tous les détritus du ménage. Aussi ce ne sont parmi les enfants que des candidats à la tuberculose, des scrofuleux, de méningitiques, des coxaliques, et plus tard à l'âge adulte et l'alcool aidant, les rescapés de l'enfance deviennent des pensionnaires définitifs de l'assistance publique, des retraités de la vie. Dans les magasins et les petits ateliers, le surmenage dans un air poussiérieux, vicié par les passants et à l'abri du soleil, est aussi la ruine des petits employés dont les jours sont comptés à l'égal de leur traitement. Maigres ressources pour tout un petit peuple dont l'air gouailleur sous des dehors heureux, cache les difficultés de l'existence et bien des espoirs déçus. La presse a généreusement plaidé la cause de l'enfance déshéritée, de tous ces malheureux petits êtres abandonnés de la fortune. Elle a été l'instigatrice des colonies de vacances, où filles et garçons vont sous un ciel meilleur respirer un air ensoleillé et vivifiant. Leurs ébats dans les champs ou au bord de la mer, leur nourriture saine et fortifiante, leur permettent de réparer pour un temps des jeunes forces épuisées, anémiées par la vie factice des grands centres où l'air relativement pur fait absolument défaut. La viciation de l'atmosphère est une réalité connue de

tous à Paris, et elle est rendue encore bien plus dangereuse à causes des fumées et des poussières, auxquelles les hygiénistes ont imputé les plus grands méfaits. En effet elles sont la cause de bien des maladies respiratoires. Par leur fréquence continue elles irritent la muqueuse bronchique et préparent les affections broncho-pulmonaires chroniques. Par leurs particules invisibles et innombrables « elles servent de lancettes porte vaccin à toute une série de germes pathogènes, de moisissures, qui sans l'aide de cette effraction resteraient étrangères et anodines pour l'organisme (1). »

Nous n'insisterons pas sur la présence des gaz toxiques et délétères qui sont inhérents à la vie des grands centres, ou des centres industriels.

Leur danger n'est point méconnu, c'est toujours la présence de dérivés du carbone aux dépens de l'oxygène qui rend l'air sinon irrespirable, du moins mortel pour les constitutions délicates. « Le coefficient de densité des fumées dans une ville est proportionnel à celui de la morbidité et mortalité par phtisie pulmonaire dans cet endroit (2). »

Dans toutes ces questions d'ordre vital, la grande presse est intervenue, et son intervention est un bienfait. Elle permet la lutte sous une belle envergure, elle est l'espoir des faibles, elle est leur refuge. Avec l'âme d'une mère, elle sait écouter leurs doléances, elle sait franchir la cité des pauvres, pour venir ensuite frap-

1. *Raccourcis de médecine sociale.* Dr Berthod, p. 142.
2. *Raccourcis de médecine sociale.* Dr Berthod, page 144.

per à la porte des riches. Elle sait faire une levée de boucliers pour l'assaut de nos gouvernants ; elle sait enfin que la santé est le plus beau des talismans, le seul qui permette de se rendre utile et bon, de supporter avec courage les charges de l'existence et d'être enfin un convive heureux au banquet de la vie.

L'eau. La céruse. Le paludisme. — Tous les ans à Paris, à l'époque des grandes chaleurs, le débit des eaux potables est inférieur à la consommation. Paris à ce moment-là est malheureux, car avec l'été apparaissent des épidémies de fièvre typhoïde, et le manque ou l'impureté des eaux, peut être compté comme une de leurs principales causes. Quelles que soient les raisons de cette disette d'eau, de cette « faillite des sources », exigences et consommations exagérées des particuliers en général, accroissement constant de la population d'une ville, augmentation de la consommation extérieure exigée par l'hygiène de la voirie, sécheresse des sources, les conséquences d'un pareil état de choses ne pouvaient manquer d'avoir une répercussion dans les colonnes de la grande presse. Sans doute ses campagnes se sont heurtées à des considérations qui nous sont inconnues, à l'entreprise de travaux considérables que nécessiterait l'amenée, dans la capitale, d'eau potable de lointaine origine ; mais un jour viendra, où après avoir remué l'opinion publique sans trêve ni relâche, elle obtiendra gain de cause dans la rénovation d'un système qui intéresse la santé générale et qui préoccupe à si bon droit l'esprit de tous nos hygiénistes.

Il en est de même de la céruse, et de tous les sels

plombiques si dangereux pour l'organisme. Autrefois la céruse était seule considérée par le public comme une cause de mortalité pour tous ceux qui la manipulaient, les peintres en bâtiments en particulier. A la suite des hygiénistes, la presse intervint et par ses campagnes maintes fois répétées contre les dangers de la céruse, ce produit plombique passa à l'ordre du jour et ses effets furent discutés en pleine séance du parlement. Le blanc de plomb fut condamné, et le blanc de zinc fut préconisé, malgré ses qualités très inférieures au point de vue de l'aspect et de la durée des travaux où ce sel était exclusivement employé. Mais la loi qui parut sur l'interdiction définitive de l'emploi de la céruse n'a préservé qu'une infime minorité des manipuleurs de plomb ou des sels plombiques.

Les hygiénistes ont mis en valeur le danger de l'emploi de ce métal, à cause de sa facile volatilité, les victimes qu'il faisait parmi les soudeurs, les potiers, les gaziers, et même ce qui est beaucoup plus grave puisque la santé publique est intéressée dans cette question, le danger des conduites de plomb pour la canalisation des eaux potables.

L'eau préservée d'un contact direct avec les tuyaux par la formation immédiate de carbonate de plomb qui s'incruste dans la lumière des conduits, devient dangereuse, lorsque des particules de ce sel plombique se détachent et qu'elles sont absorbées avec le liquide, leur décomposition dans l'organisme peut occasionner de graves troubles dans l'économie.

Dans les pays où le paludisme fait des ravages, la

presse s'ingénie à l'approche des grandes chaleurs à donner des conseils et à proclamer les bienfaits de la quinine. Avec le concours de médecins autorisés dont les conseils sont des décrets de santé publique, il n'est pas de campagnes qu'elle n'entreprend pour éclairer la bonne volonté de chacun et surtout de ceux qui sont à même de donner des ordres dans l'intérêt général. L'assèchement des marais,le pétrolage des mares sont des sujets de dissertation qui défrayent ses chroniques d'été. Elle réveille l'inertie d'un chacun et l'indifférence de tous par ses bons offices et rappelle que l'hygiène préventive est la meilleure gardienne de la santé, sinon un brevet de longue vie.

Il est bien d'autres luttes encore dont la grande presse s'est faite le champion, l'instigatrice, toujours en vue de sérieuses améliorations, de réformes utiles répondant à un bien commun. Rappelons pour mémoire, l'histoire des nourrissons du Nord et des assurances étrangères dont les exploits étaient la condamnation même, de l'enfance en bas âge.

Consciente d'une puissance qui s'affirme chaque jour, elle sait bouleverser l'opinion, formuler ses craintes et ses pensées, lui imposer les siennes, au besoin se servir des découvertes du jour, de l'appui tacite de sommités médicales pour plaider la cause et servir les intérêts du plus grand nombre. En ayant ainsi l'opinion publique pour elle, elle peut, par des campagnes, rappeler à nos gouvernants qu'il est une chose à laquelle il faut souvent penser, c'est qu'un peuple n'a de vraie puissance morale effective qu'autant que ses facultés

physiques s'améliorent et s'équilibrent d'une façon stable. La force d'un peuple est en rapport avec sa santé. Il nous paraît juste de remercier la grande presse, c'est une magicienne heureuse, dont les bienfaits multiples versent dans le cœur des faibles quelques rayons d'espérance.

Deuxième partie. — Son rôle d'éducation des masses.

La presse politique n'a pas seulement exercé son pouvoir dans des entreprises souvent hardies pour la sauvegarde de la santé publique et où la société avait plus à gagner qu'à perdre, elle a voulu également s'ériger en maîtresse d'école, apprendre au peuple qu'il en est de la santé comme de la fortune, qu'une insouciante prodigalité de biens aussi fragiles avait de justes et mortels retours.

Instinctivement l'homme s'est soumis aux exigences de la nature, par sa nourriture, par ses vêtements, par ses abris ; il s'est adapté à tous les climats, à tous les milieux, à toutes les conditions de la vie, en un mot il s'est prémuni dans une large mesure contre toutes les réalités tangibles ou visibles. Mais la nature ne s'est point dévoilée à lui en un jour, et, c'est à sa patience, à son initiative qu'elle a laissé le soin de déchiffrer ses derniers secrets. C'est ainsi qu'il soupçonne seulement qu'une source sous sa limpidité merveilleuse peut ser-

vir de véhicule au germe d'un mal ; que dans ses besoins matériels, un aliment, une boisson sous une apparence de bonté, peut être un mensonge de la vie ; que dans ses luttes journalières pour ses droits à l'existence, dans sa course folle au bonheur, au plaisir, il est des limites à toutes forces physiques et morales. Esclave de ses défauts et de ses instincts, il ignore qu'il est l'auteur de ses maux et que seules, la raison et la sagesse pourront soutenir son être débile jusqu'au terme de ses jours.

L'esprit scientifique s'efforce actuellement d'inonder de ses lumières l'intelligence des masses, leur rappeler que les superstitions médicales ou autres sont d'un autre âge, et que si elles veulent faire honneur à la civilisation, l'instant est venu de réagir, de songer à la vie pratique et d'oublier les rêves d'antan.

En cette circonstance, la grande presse s'est faite l'écho de la science et lorsque d'heureuses découvertes intéressaient la santé publique, elles trouvaient dans les colonnes des grands quotidiens une large hospitalité. Lorsque le sérum de la diphtérie fut découvert et que son emploi fut reconnu une merveille des temps modernes, il se fit autour de l'application de la nouvelle méthode bienfaisante une réclame heureuse. Des statistiques furent dressées, des noms illustres furent cités, tout fut mis en œuvre par la grande presse pour apprendre à chacun et à tous, en général, au riche comme au pauvre, qu'une thérapeutique nouvelle basée sur l'expérience devait guérir, sinon à coup sûr, du moins dans une très grande proportion, les malades

atteints du croup ou d'angine diphtérique. En outre des résultats positifs et immédiats d'une belle réclame, résultats qui consistaient à éclairer les profanes sur les ressources d'un art incertain et délicat, en outre de la relative quiétude d'esprit dans laquelle chacun désormais pouvait vivre en ce qui concernait cette grave maladie, les efforts de la presse ont appris au public que la santé et le bien-être général de l'homme étaient de ces problèmes difficiles à la solution desquels s'intéressait un corps de savants. Elle a essayé de soulever le voile de l'avenir ; elle a fait naître dans l'âme des peuples l'espoir d'une vie exempte de biens des maux ; elle a parlé des sérums nouveaux à découvrir comme des réalités presque touchées du doigt, comme des découvertes de demain, des entités à qui ne manquaient plus seulement que quelques expériences ; enfin, elle a su répandre dans le cœur de chacun, beaucoup de courage, un peu de bonheur et quelques rayons d'espérance. Lorsqu'il fut fabriqué une pommade mercurielle considérée comme préventive de la syphilis à la suite d'observation basée sur l'expérience, sans doute, la grande presse s'enthousiasma un peu trop pour une médication nouvelle dont l'efficacité n'était pas encore nettement établie puisqu'elle ne reposait que sur une seule expérimentation ; sans doute cet emballement ne pouvait être que nuisible auprès de gens ignorants en favorisant des excès vénériens sans aucun contrôle puisque la pommade était là pour réparer des imprévoyances coupables, mais auprès de gens sensés et soucieux de leur santé cet avertissement heureux signé de noms

connus restait le suprême espoir des erreurs de l'amour.

L'hygiène fut la préoccupation dominante de la grande presse. Cette partie de la médecine demandait à être traitée en un langage à la portée de tous, et, sous sa diversité de chapitres, il y avait intérêt à ce qu'elle fût connue dans ses règles générales par tout individu désireux de se perfectionner dans toutes ses qualités physiques et morales, dans son bien-être et dans ses luttes pour la vie. Des médecins furent attachés à de grands quotidiens et firent partie intégrante du petit monde de journalistes. La grande presse n'a pas encore le droit de chanter victoire, de se vanter d'avoir complètement modifié l'esprit des masses en ce qui concerne l'hygiène, mais il y a eu certainement un réel effort de sa part dans la recherche de la solution d'un problème qui touchait d'un côté à sa vitalité même, et qui, d'autre part, embrassait d'un même coup l'histoire des misères sociales et celles du sentiment. Au point de vue de la vitalité même de la grande presse, nul n'ignore le peu d'intérêt qu'offre à un individu revenant de son travail et ouvrant au hasard un journal, un article de fonds où il serait traité uniquement certaines questions d'hygiène à l'usage du commun des mortels.

La politique certainement l'intéressera bien davantage, les faits du jour, les crimes, les immoralités, les discussions politiques, les polémiques auront plus de chances d'arrêter son esprit sans idées, de fixer sur ses lèvres un sourire sans indulgence, tant il est vrai que l'homme, dans sa malignité, éprouvera toujours un secret plaisir à déchirer l'inconnu, à chercher dans un étalage

de misère, de vices, de méfaits des excuses à sa propre faiblesse.

Un journal en vogue n'ignore point les travers de ses lecteurs, et toute sa fortune est édifiée sur l'ignorance ou la bêtise de la multitude. Les leçons d'hygiène dans de semblables conditions risquent fort de passer inaperçues ou d'être incomprises, sinon de tous, du moins de la plupart. Cependant nous sommes à une époque où la nation cherche à sortir des ténèbres d'ignorance où l'avait plongée pendant des siècles un régime despotique. Le régime disparu, les entraves sont tombées d'elles-mêmes, et chacun fuit vers la lumière oubliant ses superstitions pour vivre des progrès de la civilisation. Les rêves stériles d'autrefois font place à des nouveaux, à des rêves d'ambition, et, un désir de s'instruire, de penser, s'est emparé de l'esprit de chacun et a fait naître dans les classes laborieuses des espoirs sans limites. Cette transformation n'en est encore qu'à son aurore.

Il reste bien des préjugés, bien des erreurs funestes à combattre et il ne faut pas oublier que les vieilles croyances comme les vieilles institutions ont des racines profondes que la nouvelle école ne fera pas disparaître en un jour. La grande presse ferait donc œuvre vraiment sociale d'éducatrice populaire en alimentant cette ardente passion de s'instruire qui se manifeste de toutes parts. Des essais ont été tentés et des résultats certainement obtenus. Pour preuve, nous nous en rapportons à la parole du Dr Toulouse, et nous extrayons ce passage de la préface des *Leçons de la vie* : « Tous, ouvriers et

« lettrés, voulaient bien me dire que mes efforts étaient « compris et efficaces. Certains mêmes me sollicitaient « à traiter telle ou telle question qui les préoccupait « personnellement. Je suis devenu pour plusieurs, vali- « des ou malades, un conseiller dont les consultations, « ayant fréquemment un objet d'éducation, dépassaient « par tous les côtés le champ habituel de la médecine. »

Or, certainement, si, au lieu d'avoir à enregistrer quelques cas isolés, on trouvait dans tous les grands quotidiens et fréquemment répétées, des leçons de choses de la vie à l'adresse des petits, des illetrés, des travailleurs, l'intelligence des masses s'ouvrirait au contact perpétuel de la raison, se familiariserait rapidement avec des principes d'hygiène un peu trop méconnus, et leur donnerait la valeur de nécessités absolues dans la vie durable d'un homme. Une idée quelle qu'elle soit fait toujours son chemin et il arrive un jour où, mise en pratique, elle passe insensiblement à l'état d'habitude invétérée. Les questions d'hygiène subiraient la loi commune, et l'homme apprendrait, en règlementant sa vie, son travail, en réprimant ses instincts, ses désirs, ses besoins, qu'il est bien souvent l'artisan de son propre bonheur.

Sans doute la grande presse dans son rôle d'éducatrice se heurterait à bien des difficultés, d'abord à des inégalités sociales qui font de l'existence une longue misère, ensuite à des problèmes d'ordre économique. Chez l'ouvrier des villes dont les maigres salaires ne permettent point de grands écarts au profit de l'alimentation, de l'habillement, de l'habitation, l'hygiène pri-

vée n'est qu'un leurre. Il est impossible à de nombreuses familles qui grouillent dans des locaux exigus et infects de songer à autre chose qu'aux difficultés de la vie présente. Couverts de haillons, de loques, ou de vètements achetés à vil prix chez le fripier, habitant dans des garnis, des chambres, où l'air est toujours vicié et difficilement renouvelable faute d'ouverture suffisamment grande pour un aérage convenable, nourris d'une façon bien sommaire et débilitante, ce serait d'une ironie bien amère de demander à ces déshérités de la fortune, quelques sacrifices à l'hygiène. Mais la grande presse peut au nom même de l'hygiène, s'intéresser à ces lutteurs, plaider leur cause, émouvoir l'opinion publique et obtenir de nos gouvernants sinon de grandes réformes, du moins quelques améliorations dans le genre de vie d'individus dont la misère physiologique en fait des foyers permanents d'épidémies.

Dans les classes aisées, l'hygiène n'est pas absolument méconnue. D'abord elles sont plus instruites et naturellement elles s'intéresseront davantage à des questions d'ordre vital, et, en outre, elles sont dans des conditions d'existence qui peuvent leur permettre de faire certaines concessions à l'hygiène. Cette dernière est généralement observée dans la vie matérielle, ou, tout au moins, chaque fois que l'observation de ses principales règles n'est pas une tyrannie, une trop grande privation à des instincts, à des passions, à des désirs. Il arrive alors, que l'homme vivant plus rationnellement s'évite bien des mécomptes. Lorsque l'hygiène s'adresse seulement à ces appétits, à ces instincts,

elle aura certains droits de cité, mais elle restera ignorée dans les affaires de sentiment et dans l'étalage des vanités mondaines. Le luxe intérieur de l'habitation sera toujours recherché, peut importe si le mode de chauffage, d'éclairage, les tentures, l'exposition des appartements au nord à l'abri du soleil, sont contraires à l'hygiène domestique ! Le luxe et la mode de la toilette chez la femme, en supprimant le confortable pour sacrifier aux exigences de la situation de fortune, cachent la réalité des dangers d'une vie factice, d'une vie pour le monde extérieur à l'abri des convenances sociales et où l'hygiène a perdu tous ses droits.

Cependant une raison qui permet d'escompter l'avenir, c'est l'influence heureuse qu'a eu la grande presse dans toutes les classes de la société, en prêchant sans trêve ni relâche quelques grands principes qui ont trait à la prophylaxie de certaines maladies redoutables. Les conseils pratiques d'hygiène préventive de la fièvre typhoïde, de la diarrhée chez les enfants, de la variole, de la diphtérie, de la tuberculose pulmonaire ont certainement eu un écho dans le cœur des mères de famille et des parents de malades. Nul n'ignore maintenant, même dans les campagnes les plus reculées, que l'eau bouillie est un liquide aseptique et peut rendre de grands services, comme boisson, lorsque l'alarme d'une épidémie de fièvre typhoïde est donnée, comme simple véhicule d'un faible antiseptique lorsqu'un blessé a des plaies à panser, ou qu'une accouchée doit prendre de grandes injections vaginales. Peut-être la manipulation de cette eau bouillie, n'est-elle pas toujours bien

comprise, mais son principe n'en est pas moins accepté et observé rigoureusement aussitôt qu'il est nécessaire.

Le conseil, de se laver les mains avant le repas, d'éviter tout contact avec les linges salis surtout des typhiques, touche de près à la propreté personnelle de l'individu et n'aura de chance d'être entendu et mis en pratique, que, lorsque l'homme plus instruit apprendra à être plus soucieux de sa santé. Pour les enfants, il n'est plus de mère qui ignore maintenant que l'allaitement au biberon doit se faire avec du lait préalablement bouilli, et dans des récipients dont la propreté absolue et l'asepsie après chaque tétée est une condition, *sine quâ non*, de la bonne prospérité du nouveau-né. Nous avons même observé dans des campagnes éloignées des grands centres une surveillance attentive, sévère dans le nombre et la régularité des tétées à donner journellement à l'enfant. Les diarrhées infantiles qui, d'ailleurs, ont toujours été l'effroi des jeunes mères ou des nourrices ignorantes, sont considérées maintenant comme des petits accidents auxquels il est remédié aussitôt par un changement d'alimentation, et l'appel d'un médecin dans les cas graves et persistants.

Peut-être même parfois certaines mères ont-elles trop de confiance dans leurs connaissances sur l'hygiène de l'enfance qui ne datent encore que d'hier. La vaccination commence à devenir une habitude d'hygiène, pourrait-on dire. Pour les maladies de la gorge, les angines, la diphtérie, les populations sont encore ignorantes des dangers de la contagion par tous les objets souillés, les produits d'expectoration, elle ne sait pas

encore les bienfaits de l'isolement. Pour la tuberculose pulmonaire dont les ravages sont incalculables, l'ignorance de la prophylaxie de cette maladie est encore plus grande. La terminaison fatale est attendue à brève échéance avec une passivité étrange et sans le moindre espoir de guérison.

La presse cependant revint à la charge bien des fois pour apprendre aux masses que cette affection était pour le moins évitable sinon guérissable. Seules les classes aisées ne méconnaissent plus maintenant les dangers d'une cohabitation avec un tuberculeux, les dangers des produits d'expectoration, les bienfaits pour le malade d'une hygiène sensée, d'une alimentation raisonnée, d'une ventilation fréquente pour la disparition des germes pathogènes qui pullulent autour d'un physique.

Les populations des campagnes et le monde ouvrier ignorent dans certains cas combien des mesures d'hygiène ponctuellement suivies peuvent sauvegarder de la contagion la vie de bien des gens. Sans doute, comme disait le professeur Grancher « quand on s'adresse à tout le monde, on ne risque guère de voir des conseils gênants ou incommodes trop facilement suivis. On se heurte parfois à l'impossible, parce que la vie sociale comporte dans la famille, l'école, la caserne, l'hôpital, des exigences qu'on ne peut toujours transgresser (1). » Mais une autre raison bien plus grave et qui tient à l'insouciance de l'individu, à son imprévoyance, à son

1. *Matin*, 28 août 1890.

manque de courage peut-être, c'est une négation de sa part de tout danger qui ne lui semble pas réel, de tout danger qui ne fait pas ses preuves; aussi, dans ces conditions, tout traitement préventif ne pourrait être suivi parce qu'il serait considéré comme sans portée. Et ce n'est que lorsqu'il se sent réellement atteint qu'il consent alors seulement à se soigner; mais l'avenir est toujours incertain, car la maladie est de longue durée; le malade se rebute vite d'un traitement et d'autant plus qu'il ignore les progrès soit du mal, soit de la guérison.

Cependant malgré son peu de succès auprès des classes ouvrières dans la lutte contre la tuberculose, insuccès dû à des considérations d'ordre social et moral il n'en est pas moins vrai qu'auprès de gens instruits, d'esprit cultivé, les flots d'encre qu'elle a fait couler, n'ont pas toujours été répandus en pure perte. Certainement, elle compterait à son actif encore bien d'autres résultats aussi bien auprès des masses populaires que des classes instruites, si, en matière d'hygiène, elle avait la notion exacte de son rôle social d'éducatrice. Dans les écoles on arrive à inculquer à l'enfance certains principes qui resteront toujours gravés dans sa mémoire, mais cet enseignement se fait sous la forme d'images, ou sous la forme de comparaison, ou bien encore sous la forme de préceptes brefs et inoubliables par leur répétition constante. En matière d'hygiène, la presse ne pourrait-elle pas adopter d'une façon générale, ce mode d'enseignement, c'est-à-dire donner des conseils sous une forme succinte, ou alors chercher à intéresser le lecteur par des leçons de choses de la vie

écrite en un style simple et sous la forme de conversation, à la portée de tous et où seraient consignées de sages réflexions et d'utiles conseils. Dans deux grands quotidiens nous avons pu observer ces deux méthodes d'enseignement, dans l'un (1) étaient exposées sous une forme concise et brève les règles principales de l'hygiène générale et la prophylaxie de certaines maladies graves souvent mortelles, la diphtérie, la typhoïde, la variole, maladies dont la contagion pourrait être évitée en observant certaines mesures d'hygiène préventive. Dans un autre quotidien ce sont des « ensei-« gnements que la simple observation permet de tirer « des multiples incidents de chaque jour et l'applica-« tion de l'esprit scientifique à la vie pratique. Sous la « diversité des sujets on apprendra surtout que dans « une large mesure l'homme est l'artisan de ses maux « et de son bonheur, qu'il peut s'entraîner à vivre plus « rationnellement, à réprimer ses instincts, à mesurer « son effort, à accroître sa volonté et son initiative, à « chercher aux problèmes de l'existence sociale la « solution la plus équitable et la plus favorable à sa « propre fin (2). »

Malheureusement, la grande presse parle trop de médecine, de thérapeutique, de symptomatologie, aux dépens de la véritable hygiène. Cependant, il est incontestable qu'elle rend déjà de grands et précieux services, mais combien d'autres ne pourrait-elle pas rendre

1. *Le Matin*, 26 juillet 1905.
2. *Les leçons de la vie*. Dr Toulouse.

en bafouant certains préjugés, certaines erreurs qui appartiennent à toutes les classes de la société. L'hygiène de la maison, de l'alimentation, de l'habillement, sont autant de sujets à traiter, qui sous la plume d'un médecin feraient des adeptes dans une science par trop méconnue. Peut-être, se heurterait-elle, dès les débuts, à des convenances sociales, mais la mode a droit de cité en tout, et, il suffirait qu'il soit de mode un temps de s'habiller suivant les règles de l'hygiène, surtout pour les femmes, de s'adonner aux exercices physiques d'une façon régulière et intelligente à certaines heures de la semaine, de modifier le luxe intérieur des maisons, le vitrage des fenêtres, leur exposition au soleil, afin de faciliter la pénétration des rayons lumineux dans toutes les pièces, il suffirait qu'il soit de mode de s'alimenter d'une façon raisonnable et sensée, d'avoir recours à des ablutions quotidiennes, enfin d'entretenir une propreté corporelle constante, pour que l'un de ces actes plusieurs fois répétés d'une façon régulière, devienne un pli, une habitude, une nécessité de la vie. Voyons ce qui se passe chez les hétaïres au point de vue de la propreté corporelle ; certainement, elles ne sont point généralement d'une extraction bien relevée et leur début dans la carrière leur ont réservé bien souvent des surprises, aussi ont-elles été obligées, pour faire face aux exigences du métier, d'entretenir leur propreté corporelle d'une façon irréprochable et elles en ont gardé l'habitude pour toute leur vie.

Chez les peuples latins, l'hygiène du corps occupait une grande place dans l'existence aussi bien des riches

que des esclaves. C'était un besoin nécessaire, et les thermes étaient un lieu de rendez-vous.

Une éducation populaire dirigée dans la voie d'une hygiène corporelle bien comprise, rencontrerait parfois une certaine indifférence, étant donné l'ignorance absolue des bons effets obtenus par l'application de cette méthode, mais si toutes les maladies auxquelles expose un manque de propreté étaient nettement connues, établies dans l'esprit de chacun, il s'opérerait un retour de l'individu vers la sagesse. Et, comme il faut compter beaucoup sur l'esprit d'imitation, sur l'entraînement, un enseignement heureux portera toujours ses fruits; à la longue, chacun en tirera son profit, les plus éclairés en feront une mode nouvelle, les retardataires, une ancienne coutume.

L'histoire des maladies de la peau contractées chez le coiffeur fait chaque jour son chemin, et dans bien des villes maintenant, chacun a son tiroir pour y mettre son rasoir, son peigne, ses brosses. Cet exemple nous montre que la presse n'avait point prêché dans le désert en racontant au public les dangers d'un manque d'hygiène dans la taille des cheveux et de la barbe. Le résultat n'est pas parfait, le danger n'a pas encore disparu, mais il a été entendu.

Il existe bien d'autres sujets analogues que la grande presse pourrait traiter. Car l'hygiène sociale s'étend à tous les actes de la vie. Dans bien des circonstances, elle s'imposerait par ses bons effets, elle deviendrait une nécessité utile autant qu'agréable, elle embellirait la vie et en prolongerait les jours. Mais il faut la ren-

dre aimable, discrète, pour en faire naître des habitudes heureuses, l'esprit de l'homme étant ainsi fait qu'un semblant de tyrannie le ferme à la raison ; à le fertiliser avec sagesse on récolte toujours.

Le rôle de la grande presse en matière médicale ne se borne pas seulement à parler d'hygiène au grand profit de tous les profanes, il lui en est dévolu un autre qui, pour se rapprocher bien près de terre si l'on songe aux médecins, n'en serait pas moins d'une évidente utilité auprès du public en général. Ce rôle consisterait à instruire le malade d'aujourd'hui, le malade de demain sur l'art difficile et délicat de la médecine. Le Dr Berthod disait : « La maladie dérive des ignorances et des erreurs de la vie individuelle et sociale (1). » Pour ce qui est des ignorances de la vie individuelle, la vulgarisation, la popularisation de l'hygiène feront certainement disparaître un jour du cadre nosologique des maladies en général, certaines affections filles d'une ignorance qui reste l'histoire des vieux temps.

Mais un peuple ne passe pas sans transition d'un état de torpeur dans lequel il a longtemps vécu, à un certain degré de civilisation. Or, cette transition se manifeste par une méfiance toujours en éveil vis-à-vis du médecin, et de cette méfiance naît l'erreur. Car l'esprit de l'individu, tout jeune encore dans la voie du progrès, accepte sans contrôle comme l'écolier, auprès d'un pé-

1. *Journal de médecine de Paris*, 6 juillet 1902. La vulgarisation de la médecine.

dagoque, tout fait, tout acte, toute pensée, marqués au coin de l'affirmation, de la décision, en un mot des traditions des époques disparues. Les charlatans, les guérisseurs, les illégaux de la médecine seront encore pendant longtemps ses confidents, et d'autant plus dangereux qu'ils profiteront des hésitations du médecin dans l'application de son art, de ses incertitudes, de ses luttes de concurrence, de ses querelles, pour induire en erreur leurs dupes et vivre à leurs dépens.

Aussi le rôle de la grande presse serait-il d'initier le public aux réalités médicales, de l'éclairer sur les ressources d'un art bien délicat, de lui apprendre ce qu'est un diagnostic, les qualités indispensables nécessaires au médecin auprès d'un malade, le sang-froid, la décision dont il a fait preuve pour amener à bien un travail mental pénible entre tous par sa fréquence. Et ainsi en lui rappelant que l'art d'Esculape n'est pas un don, que, pour le connaître, il faut le travailler pendant de longues années, elle protégera du même coup médecin et client contre le charlatan dont la fortune a la foi pour assise. Autrefois le caractère du médecin était sacré à l'égal de celui du prêtre ; autant il était homme d'affirmation, autant de nos jours il est devenu d'une hésitation mal comprise des ignorants. Le niveau intellectuel des masses devrait s'élever au fur et à mesure des progrès de la science, et c'est surtout de la grande presse qu'il faut attendre un concours sérieux. Le public saurait le premier s'en féliciter et reconnaître les bienfaits d'un art qui lui est inconnu. Il s'apercevrait d'abord, que, bien souvent, auprès des illégaux de la médecine, il a côtoyé

la mort, ou tout au moins, récolté des infirmités incurables et. en second lieu il a perdu le bénéfice de la médecine normale, car il n'est pas de maladies aiguës, graves, que le médecin par sa thérapeutique, ses soins éclairés, ne puisse améliorer, sinon guérir, il n'est pas de maladies chroniques qu'il ne puisse soulager, si la guérison n'est pas toujours obtenue, le malade voit au moins dans l'évolution de son affection les symptômes s'amender et se prolonger la durée de sa vie.

Mais une confiance intelligente et raisonnée de la part du public exige en retour que le médecin connaisse bien son métier et possède d'une façon sûre et décisive les ressources de son art. Son autorité sera d'autant plus réelle qu'elle reposera sur la discipline et l'obéissance du malade initié aux difficultés de la médecine. Il est des médecins pour lesquels la grande presse devrait au contraire garder le silence, car elle répand « des notions mal comprises, erronées, et les idées fausses qui pénètrent dans la foule, gênent le professionnel dans l'exercice de son métier. Nous apprenons aux gens à se soigner seuls. Quand ils nous appellent, les malades discutent nos traitements et n'ont pas pour nos ordonnances le respect qu'elles méritent. Le médecin sera même accusé d'ignorance, s'il n'a pas employé le dernier remède à la mode, celui qui guérit à l'heure où nous sommes, qui, du reste, ne guérissait pas hier et ne guérira plus demain (1). » Il est vrai,

1. Rapport du Congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine. Paris, 30 mai 1906, chapitre XXI.

et nous avons pu nous-même observer le fait bien des fois, le client discute à tort et à travers avec une assurance regrettable, mais cette assurance à bien l'analyser, n'est souvent qu'une innocente tactique d'un malade aux abois qui cherche à convaincre son médecin, que, lui aussi, est versé dans les choses de la médecine, et qu'il ne sera pas dupe d'un traitement inapproprié à son genre de maladie. Dans d'autres cas, et c'est surtout ceux-là, qu'il faut envisager, les profanes en matière médical comme en toute autre science, n'échappent pas à la loi commune qui veut que l'homme dans son orgueil craindrait déchoir en paraissant ignorer des choses dont on parle souvent et plus ou moins à propos. Ils sont comme les jeunes écoliers à la fin de leurs études, à peine à l'entrée de la vie, ils veulent paraître en connaître tous les détours.

Peut-être la grande presse traite-t-elle avec un trop grand luxe de détails des questions de fonds, la symptomatologie, la thérapeutique, la bactériologie, mais au point de vue de l'hygiène et des questions générales de la médecine, il serait plus que jamais nuisible de garder le silence, car « si les médecins se taisent, d'autres parleront et leur voix sera entendue et plus entendue. » Mais il faut parler d'une certaine manière, sur un certain ton, sous une certaine forme. « A faire autrement, disait le Dr Berthod, nous ne « réussirions plus qu'à nous rendre suspects, tandis « que l'influence et la notoriété du médecin grandi- « ront avec celles de la médecine. Ainsi, nous gagne-

« rions en considération et en argent (1) ». Et, cette intervention de la grande presse comme éducatrice des masses est d'autant plus nécessaire à l'heure actuelle, que nous sommes à une époque de progrès où la lumière s'infiltre à travers l'intelligence populaire, et où l'on commence à ne plus se contenter de mots techniques, de mots à la Molière. Les difficultés de la vie se font sentir durement par une concurrence acharnée, et, l'évolution sociale veut que tout le monde soit instruit sur tout et en tout. Quelques grands chefs commencent à signer de leur nom des articles médicaux. Cette tendance à instruire le public ne fera que s'accroître, car elle trouve un écho dans l'âme des profanes dont la confiance renaît devant une signature officielle.

Un autre avantage et qui serait une conséquence d'une instruction raisonnée, c'est qu'étant plus versé dans des questions d'hygiène, dans les retours dangereux des excès de toutes sortes, le public se trouverait rempli de mansuétude et de trésors d'indulgence vis-à-vis des êtres déchus, vis-à-vis de ceux qu'une intempérance d'alcool, que des tares nerveuses, qu'une misère physique et une souffrance morale ont conduit sur la pente du crime. A ces déchus, ils ne jetteraient point la pierre, et demanderaient pour eux l'asile et non la condamnation.

1. La vulgarisation de la médecine, Dr Berthod, *Journal de médecine de Paris*, 6 juillet 1902.

CHAPITRE III

DES INCONVÉNIENTS DE L'INTERVENTION DE LA GRANDE PRESSE DANS LES QUESTIONS D'ORDRE MÉDICAL

Nous avons parlé des services qu'a rendu et que peut rendre encore la presse, lorsqu'il s'agit de défendre, d'instruire le public contre des fraudes ignorées, de le prévenir des dangers, des excès de toute sorte, de l'initier aux grandes découvertes médicales, découvertes dont les résultats positifs sont basés sur l'expérience, lorsqu'il s'agit enfin de lui faire connaître certaines règles d'hygiène indispensables à la bonne conservation de la santé pour tout individu intelligent. Mais si la publicité peut être maniée en faveur des causes les plus honnêtes, elle l'est également pour des causes qui frisent la malhonnêteté, et « rien n'est plus terrible comme conséquences que l'intervention de l'opinion publique mal renseignée dans les questions délicates qui touchent à l'hygiène et à la santé générale (1). » Bien souvent il

1. Compte rendu officiel du I[er] congrès. Des rapports de la presse médicale avec la presse politique. Bossi de Gênes.

est arrivé que des nouvelles à sensation, rapportant l'apparition d'une épidémie imaginaire et annoncée à grand fracas par les journaux, aient provoqué de grandes perturbations dans toutes les classes de la société. C'est l'épouvante qui s'empare de chacun, un désarroi complet, l'activité physique et morale en souffrent, les affaires, si elles ne sont pas arrêtées sont, tout au moins ralenties, le moral lui-même s'affecte, c'est une dépression générale et la peur d'un mal redouté peut lancer les gens dans des actes inconsidérés.

Récemment, une campagne fut entreprise dans un grand quotidien sur l'apparition de variole ; dans les quatre coins du pays et même à l'étranger, la variole devint le sujet de terreur de beaucoup. A de semblables exagérations, la vie d'un peuple n'y gagne rien, bien au contraire ; les affaires sont arrêtées net, tout le monde pense naturellement à se prémunir contre un danger, et la vie commerciale et industrielle en supportent les conséquences. Ce sont des faits regrettables et que malheureusement il faut enregistrer, leur fréquence n'est pas à l'honneur de la grande presse.

Il en est de même lorsqu'il s'agit de l'état de santé d'un grand capitaliste, d'un homme politique du jour, d'un chef d'État, la santé est chose fragile, et ces hommes, plus que tout autre par leur genre de vie publique et enfiévrée, sont exposés bien souvent à des petits accidents de la vie courante, qui atteignent plus particulièrement les gens dont l'activité naturelle ou forcée n'est arrêtée par aucune considération d'ordre hygiénique, sans compter, qu'ils ne sont pas plus à l'abri

que les autres des graves maladies que contracte le commun des mortels. Or de pareilles nouvelles à sensation étalées dans les journaux avec un luxe de détails souvent fort inapropos ont des conséquences néfastes. Les valeurs d'État subissent de graves fluctuations dont les répercussions se font sentir dans les bourses les plus légères, c'est la vie matérielle rendue plus difficile, le commerce gêné, hésitant, et tout un monde d'aigrefins, de spéculateurs, gens de bourses et autres enrichis au détriment d'une majorité ignorante et désemparée. Cette tactique si dangereuse est communément employée par des spéculateurs absolument étrangers au journalisme. Mais ce dernier emboîtant le pas, lance tous ses agents, ses reporters à la recherche de plus amples détails ; la dernière nouvelle du jour apparaît, le journal trouve acheteur au sortir de l'imprimerie, les camelots vendeurs du journal sont entourés par les passants que la monotonie des faits du jour lasse, le tirage s'opère alors dans de bonnes conditions, la réclame y trouve ses intérêts, le journal est coté comme un des mieux et plus rapidement renseignés, et le petit monde d'agioteurs réalise les bénéfices escomptés. La loi protège bien la fortune publique contre les spéculateurs à bourse, lançant de fausses nouvelles ; mais nous sommes à une époque où une nouvelle à sensation repose toujours sur quelque chose de vrai, sans quoi elle bénéficierait d'une réserve et de quelques lignes de prose à la deuxième ou troisième page. Tandis qu'un fait grave est peut-être complètement ignoré dans ses détails, mais le secret en a transpiré

au milieu de gens intéressés à le faire connaître. Il y a toujours un doute, une affirmation, un silence même, parfois inquiétant, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme politique en vue, d'un chef d'État, et il n'en faut pas davantage pour que les articles que la grande presse en retirera, reposent sur des bases peut-être en partie erronées mais bien souvent sérieuses. Toutes les machines de guerre du journalisme sont mises en batterie, le mystère est rapidement percé, les interviews succèdent aux interviews, chacun dit son mot, parfois sa pensée, quelques-uns se trahissent, d'autres cherchent la réclame et, en quelques heures, l'histoire du fait nouveau est enregistrée et tirée à des centaines de mille exemplaires avec grand luxe de détails. La prospérité d'un journal dépend de la rapidité et de la sûreté de ses informations, et ceux qui détiennent les plus grandes clientèles ont « une organisation, une hiérarchie, leurs « agents et leurs chefs, leur théorie, leurs machines de « guerre, leur tactique. Ils sont assez forts pour vouloir « la victoire, violer l'indifférence et forcer l'attention. » La réclame en elle-même est justifiée, lorsque non seulement elle est vraie, mais aussi lorsqu'elle ne porte aucun préjudice à la vie matérielle et morale des profanes; or ici ce n'est pas le cas.

En dehors de cette réclame recherchée par les quotidiens pour leur plus grand profit, il en est une autre à laquelle se trouvent intéressés des hommes de valeur qui veulent se mettre en lumière ou conserver par l'annonce d'une découverte, un prestige déjà ancien. « Sans doute, le droit à la réclame devrait exister pour les

savants aussi bien que pour l'écrivain médical (1) », mais cette réclame doit reposer sur des expériences, des vérités scientifiques. Or la grande presse est en elle-même incapable de distinguer le vrai du faux et elle se fait le complice de faits regrettables qui amenaient Bossi de Gènes à dire : « Il faut que les associations de la grande presse puissent toujours se renseigner auprès des associations de la presse scientifique sur la nature de telle ou telle nouvelle dont elles sont incompétentes à juger la valeur. » Il y a deux ans en octobre 1905, parut dans un grand quotidien un article en première page sur la découverte du sérum de la tuberculose. La tuberculose devait à jamais être vaincue et d'ici très peu de temps la terre compterait un fléau de moins. Le savant qui avait découvert ce sérum avait choisi le grand public comme juge de ses travaux, et la presse naturellement devait être auprès de ce dernier l'intermédiaire de la pensée d'un homme qui déjà était connu dans le monde entier par ses travaux antérieurs. Le professeur Behring fut exhalté jusqu'à la glorification la plus intensive, et des espoirs sans limites naissaient dans l'esprit de chacun, car personne n'est à l'abri d'un mal dont les victimes se comptent tous les ans par des centaines de mille. Le remède devait être non seulement préventif, mais curatif, or on sait ce qu'il en advint. Au dernier congrès international de la tuberculose le professeur Behring annonça

1. Regnault de Paris. Compte rendu officiel du premier Congrès.

qu'il tenait enfin le remède spécifique de la phtisie, mais qu'il lui était impossible encore de mettre sa découverte à la disposition du public, ce ne serait que quelques semaines plus tard qu'il en ferait bénéficier l'humanité tout entière. « Le Dr Bernheim fut chargé officieusement de sonder le maître allemand et de le prier de vouloir bien éclairer sa lanterne. » Mais des réponses imprécises furent faites et qui n'avaient pas été sans étonner et laisser des doutes dans l'esprit d'autres savants et microbiologistes. Toujours est-il que les « effets de la *tulase* furent, dit formellement le Dr Bernhein, sinon tout à fait déplorables au moins insignifiants (1). » « Sur onze malades en particulier soumis, sous le contrôle des Drs Schœffer et Blumenthal, tous deux assistants du professeur Kiehl, aux injections de *tulase*, pas un seul ne parut favorablement influencé quoique les conditions hygiéniques ne laissaient rien à désirer ; le *statu quo* dans sa décourageante horreur, et même bien plus le nouveau remède donné à des doses élevées avaient provoqué des réactions plus qu'inquiétantes. » Dans de semblables circonstances, il est regrettable que la grande presse se fasse l'écho de prétendues découvertes dont elle ne peut pas apprécier les avantages puisqu'elles sont exposées directement au public sans avoir passé au crible de l'expérimentation du monde des savants. Elle donne des espérances fantastiques à tous les malheureux qui veulent l'entendre et voir désormais dans ses affirmations une délivrance

1. *Le Journal*, 15 septembre 1906.

prochaine à des maux jusqu'alors considérés comme inguérissables.

La réclame intempestive est un mal sans retour.

De même, lorsque la pommade au calomel fut connue, que de colonnes, la presse n'a-t-elle pas noircies, alors que cette découverte ne reposait encore que sur une seule expérience humaine et qu'elle demandait, par conséquent, une grande réserve dans son application comme remède préventif. Mais ces entêtes d'articles comme, l'*Avarie vaincue,* la *Tuberculose vaincue*, sont bien faits pour avoir, auprès du public, un succès sans précédent et violer son indifférence. Et cependant la tuberculose, la syphilis n'en continuent pas moins leurs ravages, et bien plus s'il était possible de dresser des statistiques dans la circonstance, la science aurait peut-être à déplorer une ascension dans la courbe de ses maladies, conséquence d'une imprévoyance coupable chez des gens qui ont cédé à leurs instincts, à leurs désirs, à leur folie, oubliant désormais la réalité du danger pour n'avoir en vue qu'une guérison sûre et certaine en cas de malheur ou d'accident.

L'année dernière parut dans un grand quotidien un article sur une opération pratiquée par un de nos grands maîtres. C'est l'histoire du lézard trouvé dans le ventre d'une malade après une laparotomie. Pour sensée et véridique que fût l'intervention, était-il bien utile que le public fût informé des opérations psychiques auxquelles des chirurgiens sont obligés d'avoir recours pour soulager et guérir peut-être des malades que l'on peut qualifier d'incurables. Sans compter qu'un semblable

procédé ne peut que nuire aux opérés eux-mêmes s le compte rendu de l'opération leur tombe sous les yeux. Il provoque en outre sur les lèvres des ignorants un sourire plein d'ironie à l'adresse du corps médical et une confiance désormais relative en des hommes dont les travaux scientifiques et la réputation les mettent hors de tout soupçon de charlatanisme.

Et cependant ces quelques affaires firent grand bruit et eurent leur écho dans les plus minces feuilles de choux. La grande presse semble compter pour peu de chose l'ignorance des profanes. Cette ignorance est peut-être la maladie la plus grave, car elle est sans remède, et pour longtemps encore. C'est donc une œuvre néfaste que de propager de semblables erreurs, ou tout au moins en ce qui concerne la tuberculose, et de faire connaître les espérances d'homme de science dont les efforts tendent vers un but unique, le progrès.

Le public s'illusionne sur les pouvoirs de la science actuelle ; il ignore que toute découverte a besoin de faire ses preuves, qu'elle a parfois ses retours, ses accidents, ses ennuis, que c'est par des expériences souvent répétées qu'on la modifie, qu'on la transforme avant de l'inscrire définitivement au livre d'or de la vie, ou la faire disparaître à jamais dans la nuit des temps.

En outre des graves inconvénients d'une intervention tumultueuse de la presse politique dans des questions d'ordre médical, inconvénients qui atteignent le public dans sa vie matérielle et dans ses espérances les plus chères, qui sont de voir disparaître pour toujours certaines maladies comme la tuberculose, la syphilis, il

en est d'autres inconvénients qui touchent de près à l'instruction de ce même public. Quand il s'agit de l'initier aux grandes découvertes de Pasteur, de Roux, dont les résultats positifs sont confirmés par l'expérience, elle est bien dans son rôle d'éducatrice des masses, elle vulgarise des découvertes qui sont des bienfaits inappréciables, et certainement à son actif doit être inscrit des milliers de guérison.

Car dans les villages les plus reculés, la rage, la diphtérie sont l'a b c du savoir même le plus élémentaire de tout individu, et l'ignorance à ce sujet n'est plus qualifiable. Mais où elle sort de son rôle, c'est lorsqu'elle discute de certains traitements médicaux ou chirurgicaux, lorsqu'elle parle de thérapeutique, de symptomatologie, lorsque, enfin, elle fait de la médecine pure. Le journal ne doit pas être un ouvrage de médecine, tout au plus seulement un traité d'hygiène, un livre de pophylaxie de certaines maladies épidémiques et rien autre. A vouloir trop discuter, trop apprendre à des profanes qui ignorent les premiers principes de la structure de l'homme, de sa constitution moléculaire, de sa physiologie, on arrive à faire des masses, des multitudes de pédants qui ont quelques vagues connaissances d'un traitement curatif d'une maladie et qui chercheront à en imposer au jeune médecin qu'ils appelleront au chevet de leur lit. Le public est assez prétentieux de son savoir. C'est un défaut inhérent à la race humaine, qu'il faut peut-être blâmer, mais qu'on n'arrivera jamais à faire disparaître, et ce défaut ne doit pas être oublié par l'éducateur lui-même. Non seulement le

malade en souffrira, mais aussi le médecin. Le premier cherchera à se soigner seul sans le concours d'aucun praticien; et la quatrième page des journaux indique amplement dans ses réclames mille façons de guérir telle ou telle maladie. Le client n'est nullement embarrassé dans le choix de son remède, il prendra celui qui lui semblera se rapporter le plus naturellement à son cas, et, souvent, ne voyant survenir aucun résultat, il en usera et abusera en désespoir de cause. Rien ne lui dit qu'il est en présence d'un médicament qui n'a de faveur que grâce à une réclame éhontée. Il l'absorbera, le cœur rempli d'illusions. Ce n'est que plus tard qu'il s'adressa au médecin en ayant soin de lui cacher bien souvent ses essais de traitement et ses tentatives infructueuses. Le médecin examine, constate et fait le diagnostic d'une affection passée à l'état chronique. Pour le malade c'est payer cher un savoir prétentieux, sans être guéri cependant de son intention d'avoir recours la prochaine fois au journal pour se soigner lui-même ou un des siens.

Quant au médecin, il peut être atteint dans sa réputation, ignorant la véritable cause de la maladie, puisqu'on lui cache le premier traitement. Il s'en tiendra à une étiologie établie suivant la logique de son esprit et comptera dans le traitement un insuccès immérité.

En outre, les articles médicaux de la grande presse facilitent et encouragent à l'exercice illégal de la médecine tous les charlatans, personnes pieuses ou laïques depuis l'école des infirmiers ou infirmières, pépinière des illégaux de la médecine, jusqu'au pauvre « charla-

tan juché sur sa roulotte. » La liste en serait longue de tous ces gens, dépourvus de diplômes, qui exercent à domicile, dans de somptueuses demeures, de tous ces faux monnayeurs du codex dont la fortune s'est établie dans l'ombre et le mystère et a pour support l'ignorance et la bêtise des multitudes. C'est toujours le malade d'ailleurs, qui paie en cette circonstance, souvent de sa santé et toujours largement de sa poche, une confiance exagérée en des gens dont la raison sociale est de gruger autrui. Une maladie, si bénigne soit-elle, demande à être traitée sagement si l'on veut éviter, dans une certaine mesure, bien des complications, et ce n'est pas en écoutant les propos d'un voisin ignorant, lettré ou illettré que le malade pourra se mettre à l'abri des dangers d'une affection. Or il n'en est rien. Il est des gens qui ne doutent de rien, parfois ils sont eux-mêmes avertis par l'expérience, mais bien souvent, c'est le cas le plus fréquent, ils n'ont qu'une teinture médicale ou chirurgicale, et ne manquent jamais de donner des conseils à qui veulent les écouter. Donner des conseils quels qu'ils soient, bons ou mauvais est dans la nature de l'homme ; les illégaux de la médecine ne sont pas seuls en cause, car, dans ce cas, nous voulons également parler de ceux qui sont légèrement éclairés par leurs antécédents, et qui croient avoir discerné quelque vérité dans les ordonnances et le traitement formulés pour eux par un médecin.

Dans les classes intelligentes, le voisin n'est pas à dédaigner dans les cas bénins ; mais dans les classes laborieuses, il en est autrement, et le médecin consulté

en dernier lieu vient trop souvent pour des cas graves, parfois désespérés, ou bien assister aux derniers moments d'un moribond, ou signer un constat de décès.

Pour les affections chirurgicales, le nombre des inscrits au grand livre des victimes des médicastres non patentés est encore bien plus considérable. C'est un abcès, un panaris, une hernie, une tumeur quelconque qui auront été soignées sans le concours du médecin, et qui seront la cause d'accidents graves chez les porteurs de ces affections ; souvent il en résultera des infirmités permanentes.

Nous n'ignorons point que le médecin a à lutter contre une méfiance naturelle et compréhensible dans certains cas, mais cette méfiance est habituellement entretenue par toute une catégorie d'individus, dont les uns sont intéressés à voir se perpétuer l'ignorance et à profiter secrètement des quelques bribes de science médicale qui sont éparpillées journellement dans les colonnes de la presse.

Cette dernière doit donc être rendue responsable des méfaits des illégaux de la médecine, méfaits qui sont trop souvent ignorés. D'autre part certains malades sont rendus plus sceptiques sur l'art d'Esculape. Ceux qui lisent les journaux et les communications des Congrès de chirurgie, ou des séances de l'Académie de médecine, discutent, ergotent avec une assurance sans égale. Ils croient avoir fait le diagnostic de leur maladie et se portent préjudice à eux-mêmes. Car sans compter qu'ils arrivent à influencer le médecin, ils le

déroutent dans son travail mental, le malade parlant bien plutôt de symptômes qu'il connaît par ouï-dire ou pour l'avoir lu dans les journaux, et laissant ignorer au patricien ceux qu'il a véritablement ressentis. En un mot il parle avec son cerveau et non avec son affection. Cette histoire est courante et tous les médecins consciencieux en ont eu à regretter les déplorables résultats.

Quand il ne s'agit encore que de symptomatologie, le mal peut encore être à la rigueur réparable, mais il n'en est pas de même du traitement. Si le médecin n'a pas une notoriété suffisante pour en imposer à sa clientèle, il est vite submergé. S'il est en présence de classes laborieuses, ce sont les articles réclames contre lesquels il a à lutter, articles qui vantent un sérum, qui présentent un produit pharmaceutique sous une forme élégante accompagné du récit d'une petite histoire absolument étrangère au sujet mais fort intéressante.

S'il est en présence de clients aisés ou fortunés, il aura à discuter sur les procédés opératoires nouveaux et en vogue, et à redresser certaines erreurs qui se sont infiltrées dans l'esprit des lecteurs au sujet des articles médicaux de la grande presse. Et si, par hasard, il ignore le fait du jour médical qui a paru dans tel ou tel quotidien, il restera indécis sous l'avalanche des questions et des explications de son malade. Sa réputation en sortira amoindrie. Il y a quelque temps, parut dans un grand journal de Paris un article qui lançait et préconisait à outrance l'*Arsonvalisation*, remède capable de guérir désormais l'artério-sclérose: Or, disait le Dr Laumo-

nier, dont l'article paru dans le *Correspond Médical* avait pour but d'éclairer la religion des confrères et de les mettre à même d'éclairer celle de leur client qui ne pardonnerait pas à leur médecin de rester ignorant d'une méthode nouvelle de thérapeutique qui devenait le fait du jour: « L'*Arsonvalisation* soulage, mais ne guérit pas, elle peut rabaisser la tension vasculaire et être ainsi utile à certains malades, mais la modification favorable qu'elle apporte est de courte durée et s'épuise à la longue, c'est-à dire qu'au bout d'un certain nombre d'applications, les malades réagissent de plus en plus difficilement ou cessent même complètement de réagir. »

Personne n'a oublié les articles de presse sur l'intervention et la non-intervention chirurgicale dans les cas d'appendicite. Les malades ne rêvaient plus que d'appendicite, des causes de cette affection, depuis le pépin de raisin jusqu'à la casserole émaillée. Dès le début, il ne parlait plus que d'opération, et, maintenant, cet emballement a passé. Bien souvent, quand on lui parle d'intervention, il hésite et la confiance en son médecin est subordonnée à celle de son entourage.

Le public est mal instruit par les quotidiens qui abordent des questions scientifiques minutieuses pour lesquelles il n'a pas été préparé par son instruction. Il recueille à droite et à gauche des idées contradictoires, sur lesquelles il ne peut se faire aucune opinion précise n'étant pas lui-même de la partie. Son esprit reste désemparé au moindre mal dont il est atteint.

De plus la grande presse fait étalage de toutes les

discussions scientifiques entre les grands maîtres, les interviews surabondent. Et pour plaire à ses lecteurs et attirer son attention, elle jette en pâture à ses sarcasmes un corps de savants qui peut être divisé un moment par des luttes d'idées, mais qui n'en reste pas moins une des gloires d'un pays. Le public n'est intéressé que par tout ce qui frise les discussions, le désaccord, les polémiques, les luttes entre personnalités, les attaques, les réparties. Quant aux divergences d'opinion, pour l'instant, elles n'arrêtent point son esprit, il ne retient que l'entête de l'article. Au besoin plus tard il en gardera pour le médecin une déconsidération dont ce dernier aura beaucoup de difficulté à se relever. « Aussi croyons-nous que c'est mal servir la cause que nous défendons que de livrer ces discussions au jugement des personnes qui ne peuvent, même avec les meilleures intentions, avoir des éléments suffisants d'appréciation (1). »

Un autre grief que l'on peut formuler à l'adresse de la grande presse, c'est l'abus du pseudonyme précédé du mot docteur dans bien de ses articles.

Rien n'est plus propre à fausser l'esprit des profanes en matière médicale, le titre de docteur inspirant malgré tout une certaine confiance. Ou bien ceux qui ajoutent le titre de docteur à leur pseudonyme, le sont véritablement, ou n'y ont aucun droit. Dans ce dernier cas, il y a usurpation de titre et, en outre, du pré-

1. *Poitou médical*, 1er mai 1897, page 114. Poitiers, *La médecine et la presse médicale*, Dr Ernest Desnos.

judice causé au vrai médecin, la santé publique elle-même est en danger. « Nous avons le droit, dit le Dr Georges Lévy, d'exiger que personne ne puisse signer un article en se parant du titre de docteur, s'il ne l'a pas conquis légalement...

L'emploi du pseudonyme permet l'éloge éhonté de produits que l'on se discréditerait à vanter sous son nom et à porter devant la clientèle et les confrères. » Le public ignore tous les dessous de la réclame et écoutera toujours celui qui l'excusera dans ses faiblesses et flattera ses passions. Il est le premier à payer de sa santé une exécution au pied de la lettre de prescription qui n'ont d'autre but que de lancer un produit pharmaceutique quelconque au grand bénéfice du propriétaire et de la presse. D'autre part, il est des articles qui sont véritablement écrits par des docteurs dont le titre est accompagné d'un pseudonyme, ceux-là encore sont peut-être plus dangereux, d'abord parce que les médecins peuvent, par leur savoir, donner à leurs articles de réclames les apparences de la vérité ; en outre « le fait, de n'encourir aucune responsabilité puisqu'on ne peut les reconnaître, les encourage à faire, pour augmenter leurs revenus, des éloges de produits inactifs. Ils commettent ainsi une véritable escroquerie et, ce qui est pire encore, d'aurefois ils préconisent des poisons (1). » A côté de ces médecins, il en est d'au-

1. *Compte rendu officiel des séances du premier congrès international de la presse médicale.* Paris, 26-28 juillet 1900. Paris, 1901, pages 313-320. Abus du pseudonyme précédé du mot docteur Lévy.

tres honnêtes qui sont obligés d'employer l'anonymat, car ils peuvent se trouver en lutte dans les colonnes de la presse avec des individus qui, sous le bouclier du pseudonyme, peuvent lancer des allégations mensongères non prouvées.

Le médecin honnête est alors atteint dans sa réputation, sauf exception et sans espoir de pouvoir se défendre et confondre l'auteur pseudonyme, puisque le journal pourrait « sous la chevaleresque apparence de secret professionnel ne pas vouloir dire son nom. »

Tels sont résumés certains inconvénients d'une intervention parfois inconsciente, souvent intéressée de la presse politique dans les questions médicales. Ils disparaîtront un jour à mesure que s'élèvera le niveau intellectuel des masses. Pour l'instant le public s'illusionne facilement et sa tournure d'esprit le porte à ridiculiser malheureusement ce qu'il ignore. Ses prétentions n'ont plus de bornes. Lorsqu'il a recueilli des journaux quelques vagues connaissances de thérapeutique, de symptomatologie, de bactériologie, qui, d'ailleurs, resteront encore complètement imprécises, étant, pour la plupart, erronées et mal comprises, il y perd plus qu'il ne gagne. Sa confiance s'en va à mesure que son scepticisme fait des progrès. La grande presse est sans contredit le plus puissant et le plus répandu des transmetteurs de la pensée, mais elle sort de son rôle en favorisant l'étalage de réclames préjudiciables à la santé et au moral de l'individu.

CONCLUSIONS

Cet exposé des avantages et des inconvénients de l'intervention de la grande presse dans les questions médicales, exposé qui pourrait être considéré comme un essai de critique, demande une conclusion.

Nous avons essayé d'établir les bienfaits que la presse politique a rendus au public, par ses campagnes fréquentes en vue de dénoncer, les dangers encourus à la suite d'abus, des boissons absinthiques, des fraudes vinicoles, des fraudes du lait, les conséquences, des logements insalubres, d'un mauvais assainissement des grandes villes, les dangers d'une amenée insuffisante des eaux potables à Paris ; nous avons parlé, des conseils d'hygiène donnés à toutes les classes de la société, des leçons de prophylaxie des grandes maladies infectieuses, enfin de ses réclames pour porter à la connaissance de tous les grandes découvertes du jour.

Ces avantages sont réels, et tous les efforts de la grande presse n'ont pas été faits en pure perte. D'abord en ce qui concerne les abus, les fraudes, l'hygiène des

villes, les pouvoirs publics sont intervenus et de sérieuses améliorations en sont résultées.

Pour les maladies citées plus haut, s'il était possible de dresser des statistiques sur les cas de mort par diarrhée infantile, diphtérie, certainement, on enregistrerait actuellement un tant pour cent, bien inférieur à celui d'il y a seulement une dizaine d'années. Car c'est surtout vers cette époque que la grande presse chercha véritablement à donner aux mères de famille des conseils pratiques d'hygiène et de prophylaxie de ces affections.

Malheureusement, il est regrettable que ce désir d'instruire les masses ne soit pas généralisé dans toute la grande presse et que ce soit seulement le fait de deux ou trois grands quotidiens.

En outre des résultats positifs obtenus par la vulgarisation des principes, des règles d'hygiène préventive, il est des erreurs, des préjugés qui s'effacent dans l'esprit du public. Ce dernier étant un peu plus instruit oublie ses superstitions d'autrefois pour se rapprocher davantage de la réalité. Aussi les efforts de la grande presse ne seront-ils entièrement couronnés de succès que lorsque l'instruction aura fait de plus grands progrès dans les classes laborieuses, et les aura mises à même de comprendre et surtout de s'intéresser à des questions d'ordre hygiénique, pour tirer profit des conseils donnés. Le paysan, l'ouvrier, se mettent dans une certaine mesure au courant de la vie matérielle et des inventions nouvelles pratiques au sujet du rendement des machines bien supérieur à celui du travail manuel

et cela, parce qu'ils y trouvent leurs intérêts ; pour la santé, il en sera de même si on leur fait connaître les dangers qu'ils courent à ignorer les règles de l'hygiène.

L'intervention de la grande presse est donc un bienfait, mais il faut ajouter que ses conseils doivent être donnés sous la forme *d'énoncés, clairs, précis, concis*- Lorsqu'il s'agira de la prophylaxie des maladies infectieuses, ces conseils devront être donnés dès l'appari. tion des épidémies. Lorsqu'il s'agira d'autres maladies évitables et plus fréquentes en été ou en hiver, ils seront donnés à l'entrée de chaque saison. Mais surtout, il serait indispensable qu'ils soient fréquemment répétés et toujours signés des noms de grands Maîtres.

Ou bien encore ces conseils seront donnés sous forme de *leçons de choses de la vie*, comme les *Leçons de la vie* du Dr Toulouse, ou les *articles* du Dr Ox, ils seront écrits d'une certaine manière, sur un certain ton, sous une certaine forme. Ils intéresseront, car ils seront à la portée des plus simples et chacun, lettré ou illettré, pourra en tirer profit car ils seront la raison même.

A côté de ces avantages, il est des inconvénients graves qui tiennent à ce que les journaux sont des murs publics où se fait l'étalage de toutes les nouvelles du jour, politiques, médicales, scientifiques ou réclames. Le journal n'est qu'une revue quotidienne.

Or les discussions médicales des congrès, des académies, les divergences de vue des maîtres sur certains points médicaux sont néfastes lorsqu'elles sont portées

à la connaissance du public. Ce dernier ignorant que l'art de soigner et de guérir n'est pas un don du ciel, vieille croyance à laquelle l'avait habitué le charlatanisme des âges anciens, perd ses illusions et sa confiance devant l'étalage des discussions, des polémiques, de toutes les petites misères qui découlent des luttes d'idées, d'opinions et qui sont d'ailleurs la base de tout progrès. Mais la grande presse oublie trop l'ignorance des profanes en matière scientifique, pour ne rechercher dans une nouvelle à sensation que l'importance du tirage. Elle semble oublier également qu'elle ne doit être et rester qu'un simple traité d'hygiène facile et non pas un traité de thérapeutique de symptomatologie, de microbiologie, car le résultat obtenu dans ce cas auprès du public est un danger au lieu d'être un bien.

D'autre part elle donne asile à des réclames dangereuses pour la santé publique quand ces réclames font naître des espoirs sans limites, en annonçant la découverte de sérum dont l'efficacité n'est encore basée sur aucune expérience.

Aussi nous dirons comme Bossi de Gênes qu'il serait utile et qu'il faudrait que la grande presse puisse toujours se renseigner auprès de la presse scientifique sur la nature de tel ou tel remède dont elle est incompétente à juger la valeur. Ces consultations demandées en matière de science seraient une garantie pour le public et aussi pour le médecin en clientèle.

Enfin il serait à souhaiter que l'*écrivain pseudonyme n'ait pas le droit de se parer dans ses articles d'un titre*

quelconque, professeur ou docteur. Le titre de docteur inspire toujours quelque confiance, aussi, couvrir une réclame d'un faux nom titré ; c'est vouloir violer cette confiance et voler le public sans crainte de poursuites légales. D'autre part, le pseudonyme empêche des médecins honnêtes de signer leurs écrits de leur nom, et les oblige à faire le silence autour de leur personnalité pour n'être pas en butte à la critique à effet, la critique réclame d'un individu peu scrupuleux qui se cache sous l'anonymat titré. Sauf ce cas on peut dire que quiconque en général a besoin, en matière scientifique de s'entourer d'ombre et de mystère en recourant au pseudonyme, doit être considéré comme suspect et indigne de foi.

Voici terminé le travail que nous nous étions proposé peut-être pourrait-on lui reprocher de n'être pas purement médical, mais il nous paraissait intéressant. On y trouvera des idées qui nous appartiennent en propre, d'autres qui ne sont pas les nôtres mais que nous avons essayé de marquer de notre empreinte personnelle.

Vu : le Président de la thèse
ROGER

Vu : Le Doyen,
DEBOVE

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris
L. LIARD

BIBLIOGRAPHIE

Le journal le *Matin.*

16 août 1884. — Le service de désinfection de Paris.

17 août 1884. — Enquête sur le tout à l'égout.

14 février 1887. — Assainissement de Paris.

11 avril 1887. — Alcoolisme et la santé publique.

14 avril 1887. — Dangers de l'alcoolisme.

5 août 1888. — Résultat du congrès pour l'étude de la tuberculose.

30 juillet 1889. — Précautions à prendre contre la tuberculose.

15 août 1892. — Tuberculose, découverte de la tuberculine.

28 août 1890. — Découverte de Kock.

26 décembre 1893. — Les fumées des usines de Paris.

7 octobre 1894. — Remède contre le croup.

3 janvier 1902. — Le lait meurtrier.

11 janvier 1902. —

12 janvier 1902. —

15 janvier — —

16 janvier — —

17 janvier — —

22 janvier — —

26 juillet 1905. — Conseil aux mères de famille.

14 décembre 1906. — Séance du parlement sur l'alcool et l'absinthe.

Et d'autres numéros du *Matin*.

Journal *le Journal*.

15 septembre 1906. La fin d'un bluff.

Et d'autres numéros du *Journal*.

Dr Paul Berthod. — *Journal de Médecine de Paris*, 6 juillet 1902, La vulgarisation de la médecine.

Dr Desnos. — Journal *Poitou Médical*, Poitiers, 1er mai 1897, p. 114, La médecine et la presse médicale.

Breitel et Goret. — Rapport au congrès pour la répression de l'exercice illégal de la médecine. Paris, 30 mai 1906. Du rôle de la presse en matière d'exercice illégal de la médecine.

Geoges Lévy. — Premier congrès international de la presse médicale, Paris, 26-28 juillet 1900. Compte rendu officiel des séances. Paris, 1901, p. 313-320. Abus du pseudonyme précédé du mot « Docteur » dans les articles réclames.

Nigay. — *Journal de médecine de Paris*, 17 juin 1905, p. 283, La Presse et l'Académie.

Le Bas (Gaston). — *Journal de médecine de Paris*, 30 avril 1905, p. 179. La médecine et le reportage.

Bossi. — Congrès international de la *Presse médicale*, C. Rendu 1900, Paris 1901, chapitre Ier, p. 102-104. Des rapports de la presse médicale ou la presse politique.

Michaut. — *L'actualité médicale*, Paris, 15 mai 1906, p. 66. L'exercice illégal du journalisme par les médecins.

Claretie (Jules). — *Journal de médecine de Paris*, 19 juin 1904. La médecine dans les grands journaux.

Thil (H.). — *Gazette médicale de Paris*, 21 janvier 1899, p. 25. Les scandales médicaux et « la pudeur de la grande presse ».

Merveille. — *Gazette médicale de Liège*, 24 juin 1897. Sur les communications d'ordre médical faites à la presse politique.

Merveille. — *Gazette des Hôpitaux*, 7 juillet 1904. Les charlatans de la médecine.

Dr Ogé. — Quelques considérations sur les rapports de la littérature et de la médecine. Vulgarisation médicale. Thèse de Paris, 1904-1905.

Dr Tertois (Raoul). — Enseignement populaire de l'hygiène par la grande presse. Thèse de Paris, 13 juin 1906.

Dr Bommier. — *La Quinzaine médicale*, 15 novembre 1906. Le médecin dans la grande presse, p. 255.

Dr Dieufart. — *Le Courrier médical*, 18 novembre 1906. Les découvertes de Behring sur la tuberculose, p. 445.

Dr Laumonier. — *Le Correspondant médical*. L'arsonvalisation, 1906.

Imprim. des Facultés, A. MICHALON, 26, rue Monsieur-le-Prince, Paris.